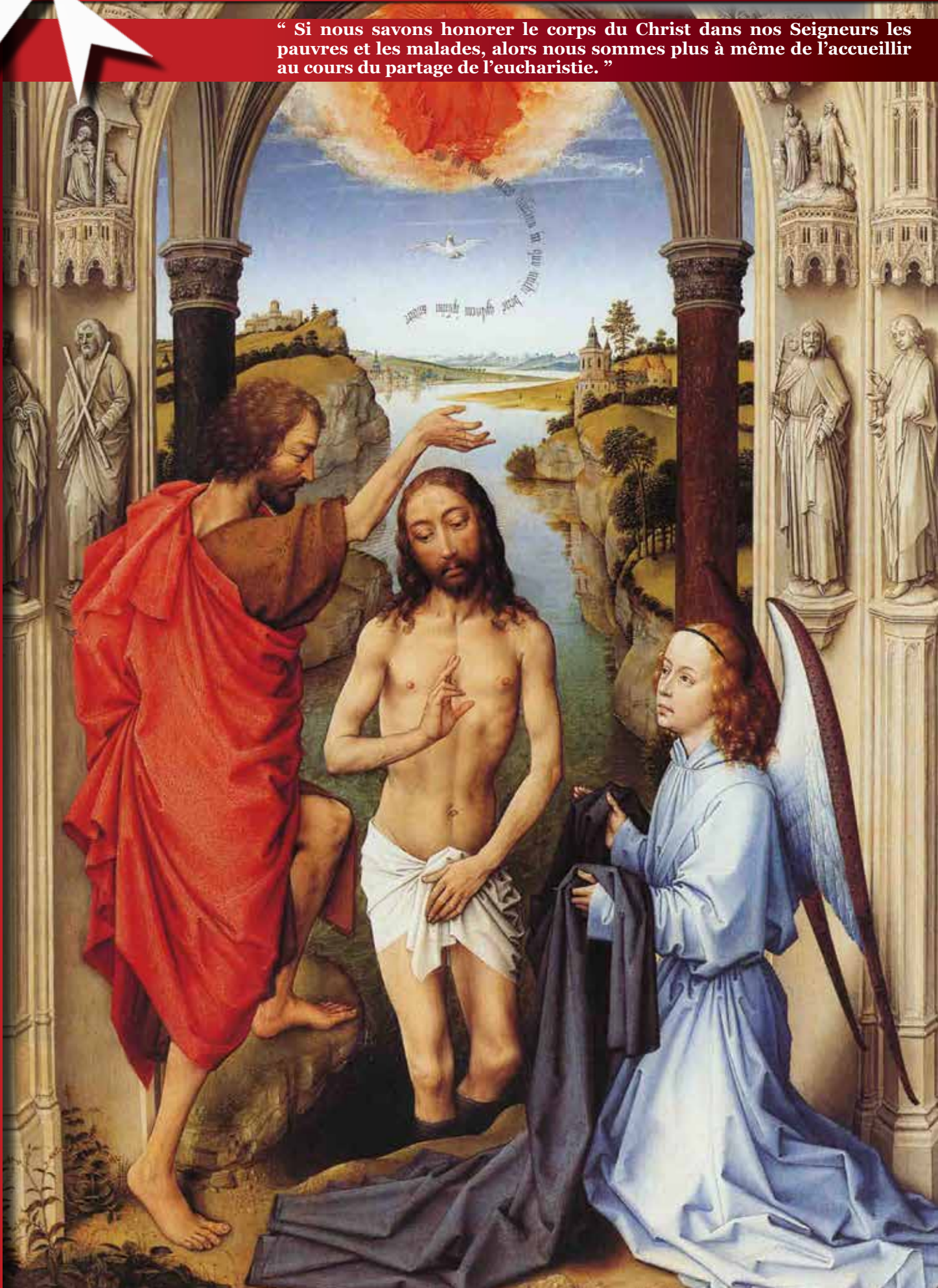


# LE CŒUR BATTANT

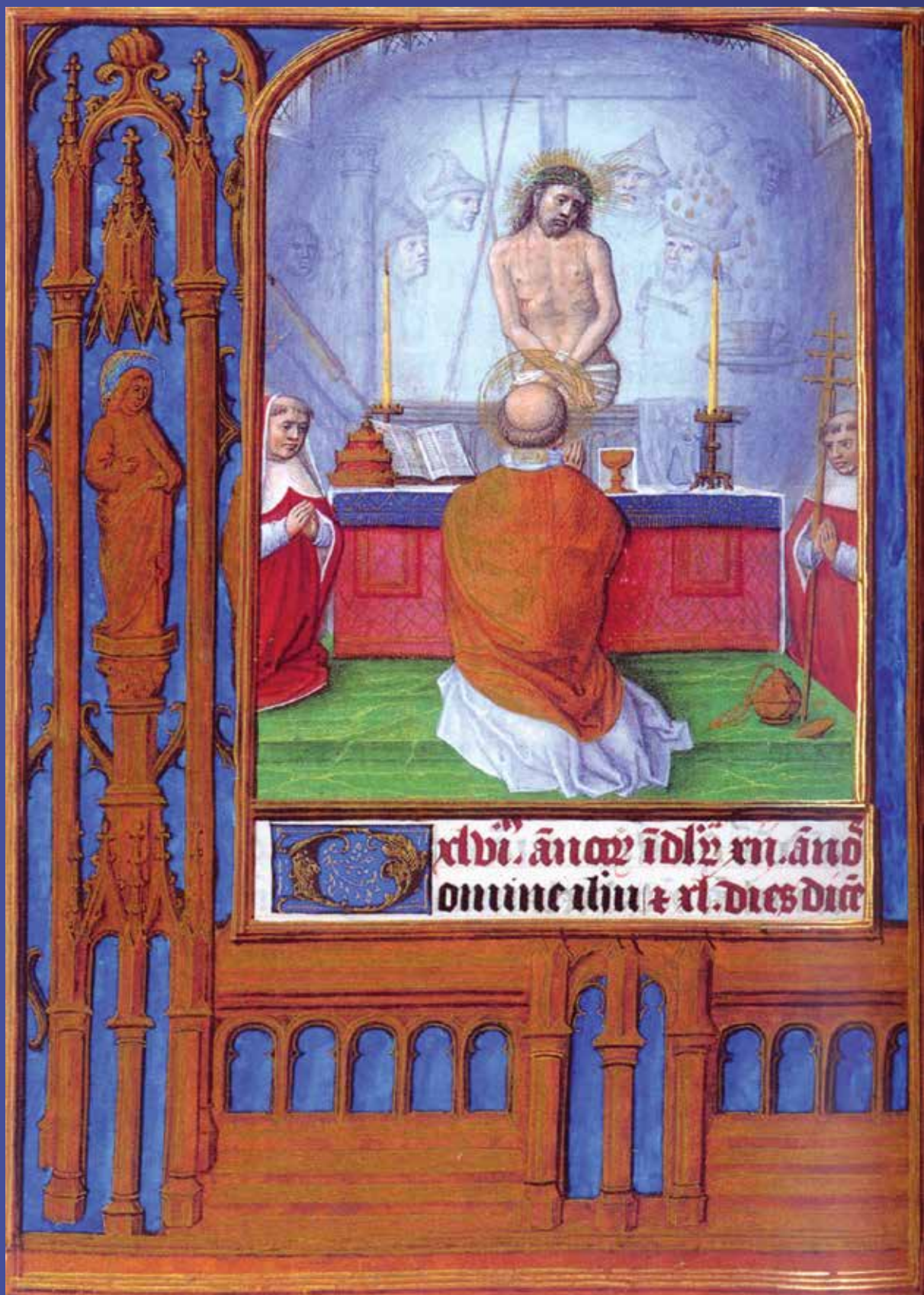
✠ UNE MÉDITATION FRATERNELLE

✠ ASSOCIATION LIBANAISE DES CHEVALIERS DE MALTE

“ Si nous savons honorer le corps du Christ dans nos Seigneurs les pauvres et les malades, alors nous sommes plus à même de l'accueillir au cours du partage de l'eucharistie. ”



N°86 - JUIN 2019



**PRIER AVEC LE SAINT-PÈRE AU MOIS DE JUIN 2019**

Intention Générale :

*Pour les prêtres, qu'à travers la sobriété et l'humilité de leur vie, ils s'engagent dans une solidarité active avec les pauvres.*

# Éditorial



chers Confrères,  
Dames et Chevaliers de l'Ordre souverain  
et hospitalier de saint Jean de Jérusalem,  
de Rhodes et de Malte,

Les fêtes qui jalonnent le mois de juin sont autant de préparations spirituelles pour approfondir davantage le lien entre notre relation à Dieu et notre relation à nos frères, surtout à ceux que nous considérons comme nos Seigneurs, les Pauvres et les Malades, et envers lesquels la seule attitude résolue est celle du service total et désintéressé.

■ Si « l'Esprit saint est avec nous pour toujours » depuis ce jour mémorable de la Pentecôte, où il a transformé le cœur des apôtres en une flamme missionnaire, nous avons à nous souvenir que cette même flamme brûle toujours au plus profond de notre cœur, et qu'elle est ce vecteur sans lequel nous ne pouvons mettre notre foi et notre spiritualité en application dans les réalités de ce monde, au service de l'Autre.

■ « L'amour de Dieu et l'amour des frères sont inséparables, tellement inséparables que c'est à la qualité de notre mise au service de nos frères que l'on peut juger de la qualité de notre amour pour Dieu... »

■ C'est dans ce sens que nous avons à accueillir le « Défenseur » que le Seigneur nous envoie, c'est lui l'Esprit saint, cet Esprit intérieur à notre foi, présent pour nous défendre devant nous-mêmes, et devant nos réticences à nous mettre au service des autres...

■ Accueillons-le comme nous accueillons saint Jean-Baptiste, patron de notre Ordre et précurseur du Christ Notre Seigneur.

*En union de prière  
Fra' Jean-Louis*

# Prière

*Ce n'est pas moi qui dois venir...*

*Ce n'est pas moi qui dois venir,  
Je ne suis qu'une voix clamant dans  
le désert :  
Amis, je ne suis pas celui qui doit venir.  
Il faut le dire,  
Car les cieux passeront, et la terre,  
et la mer,  
Mais le Verbe vivra, il vivra dans la chair.  
Celui qui doit venir n'aura pas  
mon visage,  
Mais il aura ma voix,  
Ma voix de feuille et de nuage,  
Et son appel réveillera  
Les morts entre les morts pour un autre partage.  
Celui qui donnera la vie,  
Ce n'est pas moi, vous le savez :  
Je ne peux pas donner la vie.  
Celui-là seul qui a livré  
Sa chair à la Parole aura le droit  
de vie  
Vous le reconnaîtrez.  
Il me reste ma joie et, si je vous la donne,  
Il ne me reste rien.  
Voilà pourquoi je vous la donne.  
Ne tenez pas ma main :  
Je dois aller par des chemins  
Où ne passe jamais personne.*

*Auteur : A. Lhéritier / Éditeur : CNPL*



# Sommaire

**3** ■ Éditorial

**6** ■ Une Parole du Seigneur

**7** ■ Méditation Et Prière

**22** ■ Tuitio Fidei -  
Quand tu étais sous le  
figuier... (VI)

**26** ■ Obsequium Pauperum  
VINCENT DE PAUL,  
«Monsieur» Charité

**30** ■ LA VOCATION RELIGIEUSE  
DANS L'ORDRE DE MALTE

**42** ■ INTELLIGENCE DE LA FOI  
Quand le Silence  
se manifeste (VI)

**46** ■ LE DISCERNEMENT  
DE L'ESPRIT-XV-

**50** ■ BELLE ET DOUCE MARIE

**54** ■ « PRIEZ SANS RELÂCHE »

**DIMANCHE 2 JUIN 2019**  
**7<sup>e</sup> DIMANCHE DE PÂQUES - C**



**ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST  
SELON SAINT JEAN 17, 20-26**

**« QUE TOUS SOIENT UN »**

À l'heure où Jésus passait de ce monde à son Père, les yeux levés au ciel, il priait ainsi :

**20** « Je ne prie pas seulement pour ceux qui sont là, mais encore pour ceux qui accueilleront leur parole et croiront en moi :

**21** que tous, ils soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi. Qu'ils soient un en nous, eux aussi, pour que le monde croie que tu m'as envoyé.

**22** Et moi, je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, pour qu'ils soient un comme nous sommes un :

**23** moi en eux, et toi en moi. Que leur unité soit parfaite ; ainsi, le monde saura que tu m'as envoyé, et que tu les as aimés comme tu m'as aimé.

**24** Père, ceux que tu m'as donnés, je veux que là où je suis, eux aussi soient avec moi, et qu'ils contemplent ma gloire, celle que tu m'as donnée parce que tu m'as aimé avant même la création du monde.

**25** Père juste, le monde ne t'a pas connu, mais moi je t'ai connu, et ils ont reconnu, eux aussi, que tu m'as envoyé.

**26** Je leur ai fait connaître ton nom, et je le ferai connaître encore : pour qu'ils aient en eux l'amour dont tu m'as aimé, et que moi aussi, je sois en eux. »



## MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN (JEAN 17, 20-26)

Nous sommes à la fin du dernier entretien de Jésus avec ses apôtres quelques heures avant sa mort. L'entretien prend maintenant la forme d'une prière : il prie devant eux ; cela veut dire qu'il les fait entrer dans son intimité; il leur fait partager ses désirs les plus profonds. Or de qui parle-t-il le plus dans sa prière ? Il parle du monde; ce qu'il veut de toutes ses forces, c'est que le monde croie : « Que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi. Qu'ils soient un en nous, eux aussi, pour que le monde croie que tu m'as envoyé. » Un peu plus tard, il répète : « Que leur unité soit parfaite ; ainsi, le monde saura que tu m'as envoyé ». Et pourquoi est-il si important que le monde reconnaisse en Jésus l'envoyé du Père? Parce que c'est la plus belle preuve d'amour que Dieu peut donner au monde : « Le monde saura que tu m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé. » C'est bien le même saint Jean qui rapporte la phrase de Jésus à Nicodème: « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils, son unique, pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle » (Jn 3, 16).

À relire ces lignes, on est frappé de l'insistance de Jésus sur les mots amour et unité ; une fois de plus, il faut reconnaître que l'histoire de Dieu avec les hommes est une grande aventure, une histoire d'amour. Dieu est Amour, il aime les hommes, et il envoie son Fils pour le leur dire de vive voix ! C'est bien ce que Jésus dira quelques heures plus tard à Pilate, au cours de son interrogatoire : « Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité » (Jn 18, 37).

Au moment de s'en aller, de passer de ce monde à son Père, comme dit Jean, Jésus transmet le témoin à ses disciples, et à travers eux à tous les disciples de tous les temps : « Je ne prie pas seulement pour ceux qui sont là, mais encore pour ceux qui accueilleront leur parole et croiront en moi. »

Désormais, c'est à eux que le témoignage est confié; Jésus l'a dit quelques instants auparavant: « Comme tu m'as envoyé dans le monde, je les envoie dans le monde. » (Jn 17, 18). Il le leur redira le soir de Pâques:

« Comme le Père m'a envoyé, à mon tour je vous envoie. » (Jn 20, 21). Comme tous ceux qui, avant eux, tout au long de l'histoire biblique, ont été choisis par Dieu, ceux-ci sont choisis pour une mission ; et cette mission est toujours la même pour tous les prophètes de tous les temps : annoncer que Dieu aime les hommes.

L'étrange dans tout cela, c'est qu'on peut se demander en quoi ce message est si dérangeant que Jésus l'ait payé de sa vie, comme de nombreux prophètes avant lui et ses apôtres ensuite. Jésus aborde précisément cette question dans les dernières phrases de notre texte de ce dimanche ; il dit : « Père juste, le monde ne t'a pas connu. » Pour lui, l'explication est là, c'est le drame de la méconnaissance. C'est bien ce que saint Jean dit dans le prologue de son évangile : « Il était dans le monde, et le monde fut par lui, et le monde ne l'a pas reconnu. Il est venu dans son propre bien et les siens ne l'ont pas accueilli. » (Jn 1, 10-11).

Comme Jésus, les disciples vivront ce déchirement, ce drame du refus par ceux à qui ils annonceront pourtant la meilleure nouvelle qui soit. Le monde est l'objet de l'amour de Dieu et de ses prophètes mais aussi et en même temps le lieu du refus de cet amour. Jésus a exprimé ce drame à plusieurs reprises : d'une part, « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils, son unique... Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui. » (3, 16...17 ; 12, 47). D'autre part, « si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier... Prenez courage, j'ai vaincu le monde! » (15, 18 ; 16, 33). C'est sur ce cri de victoire qu'il nous faut rester: nous savons que le chant d'amour de Dieu pour l'humanité finira bien par être entendu. À l'instant même où Jésus fait cette grande prière, où il se confie ainsi à son Père devant ses disciples, il sait bien qu'il est déjà exaucé ; lui qui a dit : « Père, je sais bien que tu m'exauces toujours » (Jn 11, 42). C'est seulement pour hâter le jour qu'il insiste tant sur la consigne d'unité qu'il donne à ses envoyés: « Qu'ils soient un en nous eux aussi, pour que le monde croie que tu m'as envoyé ».

# DIMANCHE 9 JUIN 2019

## DIMANCHE DE LA PENTECÔTE



### ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 14, 15-16. 23B-26

#### « L'ESPRIT AVEC NOUS POUR TOUJOURS »

À l'heure où Jésus passait de ce monde  
à son Père, il disait à ses disciples :

**15** « Si vous m'aimez, vous resterez  
fidèles à mes commandements.

**16** Moi, je prierai le Père, et il vous  
donnera un autre Défenseur qui sera  
pour toujours avec vous.

**23** Si quelqu'un m'aime, il restera  
fidèle à ma parole ; mon Père l'aimera,  
nous viendrons chez lui, nous irons  
demeurer auprès de lui.

**24** Celui qui ne m'aime pas ne restera  
pas fidèle à mes paroles.

Or, la parole que vous entendez n'est  
pas de moi : elle est du Père, qui m'a  
envoyé.

**25** Je vous dis tout cela pendant que je  
demeure encore avec vous ;

**26** mais le Défenseur, l'Esprit saint  
que le Père enverra en mon nom,  
lui, vous enseignera tout, et il vous  
fera souvenir de tout ce que je vous  
ai dit. »





## MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN (JEAN 14, 15-16. 23B-26)

Nous avons déjà lu cet évangile il y a quinze jours, mais il prend bien sûr aujourd'hui un nouvel éclairage par les autres textes qui nous sont proposés pour la fête de la Pentecôte. Par exemple, il est intéressant que, pour la fête du don de l'Esprit, l'évangile qui nous est proposé ne nous parle que d'amour ! Souvent, nous sommes tentés de penser à l'Esprit saint en termes d'inspiration, d'idées, de discernement, d'intelligence en quelque sorte ; Jésus nous dit ici : l'Esprit de Dieu, c'est tout autre chose, c'est l'Amour personnifié ; pas étonnant, me direz-vous, puisque, comme dit Saint Jean, « Dieu est Amour ».

Cela veut dire que, le matin de la Pentecôte, à Jérusalem, quand les disciples ont été remplis de l'Esprit saint, c'est l'amour même qui est en Dieu qui les a envahis. Et de même, nous aussi, baptisés, confirmés, notre capacité d'amour est habitée par l'amour même de Dieu. « Tu envoies ton souffle, ils sont créés » dit le psaume 103 (104) de cette fête du don de l'Esprit : effectivement, créés à l'image de Dieu, appelés à lui ressembler toujours plus, nous sommes constamment en train d'être modelés par lui à son image ; regardez le potier en train de façonner son vase, celui-ci s'affine de plus en plus dans les mains de l'artisan... Nous sommes cette poterie dans les mains de Dieu : notre ressemblance avec lui s'affine de plus en plus au fur et à mesure que nous laissons l'Esprit d'amour nous transformer.

Dans le passage de la lettre aux Romains que nous lisons pour cette fête de Pentecôte, il est plutôt question de notre relation à Dieu ; on pourrait le résumer par la phrase : nous ne sommes plus des esclaves, nous sommes des fils de Dieu.

Dans cet évangile, Jésus fait le lien entre notre relation à Dieu et notre relation à nos frères : « Si vous m'aimez, vous resterez fidèles à mes commandements », et son commandement, nous savons bien ce qu'il est : « Mon commandement, le voici : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés » (Jn 13, 34) ; et nous avons vu l'autre jour que cette expression fait référence au lavement des pieds, c'est-à-dire une attitude résolue de service.

Si bien qu'on peut traduire « Si vous m'aimez, vous resterez fidèles à mes commandements » par « Si vous m'aimez, vous vous mettrez au service les uns des autres ». L'amour de Dieu et l'amour des frères sont inséparables, tellement inséparables que c'est à la qualité de notre mise au service de nos frères que l'on peut juger de la qualité de notre amour de Dieu. Du coup on peut retourner la phrase « Si vous m'aimez,

vous resterez fidèles à mes commandements » : elle veut dire « Si vous ne vous mettez pas au service de vos frères, ne prétendez pas que vous m'aimez » !

Un peu plus loin, Jésus reprend une expression tout à fait semblable, mais il développe encore : « Si quelqu'un m'aime, il restera fidèle à ma parole ; mon Père l'aimera, nous viendrons chez lui, nous irons demeurer auprès de lui. » Cela ne veut évidemment pas dire que notre Père du ciel pourrait ne pas nous aimer si nous ne nous mettons pas au service de nos frères ! En Dieu, il n'y a pas de marchandages, pas de conditions ! Au contraire, la caractéristique de la miséricorde, c'est de se pencher encore plus près des miséreux, et miséreux, nous le sommes sur le plan de l'amour et du service des autres.

Mais ce que veut dire cette phrase, c'est quelque chose que nous connaissons bien : la capacité d'aimer est un art et tout art s'apprend en s'exerçant ! L'amour du Père est sans mesure, infini ; c'est notre capacité d'accueil de cet amour qui est limitée et qui grandit à mesure que nous l'exerçons. Si bien que l'on pourrait traduire : « Si quelqu'un m'aime, il se mettra au service des autres. Et peu à peu son cœur s'élargira et l'amour de Dieu l'envahira de plus en plus et il pourra encore mieux servir les autres... et ainsi de suite jusqu'à l'infini... » Jusqu'à l'infini au vrai sens du terme.

Pour terminer, revenons sur le mot « défenseur » : il est vrai que nous avons besoin d'un défenseur... mais pas devant Dieu, bien sûr ! Saint Paul nous l'a bien dit dans la lettre aux Romains (qui est notre seconde lecture de cette fête) : « L'Esprit que vous avez reçu ne fait pas de vous des esclaves, des gens qui ont encore peur ; c'est un Esprit qui fait de vous des fils ». Nous n'avons donc plus peur de Dieu, nous n'avons pas besoin de Défenseur devant lui. Mais alors devant qui ? Jésus dit bien : « Je prierai le Père, et il vous donnera un autre Défenseur qui sera pour toujours avec vous. »

Nous avons besoin d'un défenseur, d'un avocat pour nous défendre devant nous-mêmes, devant nos réticences à nous mettre au service des autres, devant nos timidités du genre « Qu'est-ce que si peu de pains et de poissons pour tant de monde ? »

Nous avons bien besoin de ce défenseur qui constamment, plaidera en nous pour les autres. Et ce faisant, C'est nous en réalité qu'il défendra, car notre vrai bonheur, c'est de nous laisser modeler chaque jour par le potier à son image.

# DIMANCHE 16 JUIN 2019

## DIMANCHE DE LA SAINTE TRINITÉ



### ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 16, 12-15

#### «VERS LA VÉRITÉ TOUT ENTIÈRE »

À l'heure où Jésus passait de ce monde à son Père, il disait à ses disciples :

**12** « J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais pour l'instant vous n'avez pas la force de les porter.

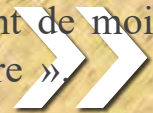
**13** Quand il viendra, lui, l'Esprit de vérité, il vous guidera vers la vérité tout entière.

En effet, ce qu'il dira ne viendra pas de lui-même :

il redira tout ce qu'il aura entendu; et ce qui va venir, il vous le fera connaître.

**14** Il me glorifiera, car il reprendra ce qui vient de moi pour vous le faire connaître.

**15** Tout ce qui appartient au Père est à moi ; voilà pourquoi je vous ai dit : Il reprend ce qui vient de moi pour vous le faire connaître »





## MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN (JEAN 16, 12-15)

Avant de nous aventurer dans ce texte de saint Jean, il faut plus que jamais nous « habiller le cœur » (comme disait Saint Exupéry) : Jésus livre ici l'intimité même de la Trinité, mystère dans lequel il nous introduit; mais pour percevoir ce mystère d'amour et de communion, il faudrait que nous lui soyons accordés, que nous soyons nous-mêmes feu brûlant d'amour et de communion ; or, nous ressemblons plutôt à du bois trop vert mis au contact du feu : bien difficile de le faire « prendre ». Ce que Jésus nous dit ici, entre autres choses, c'est que l'Esprit de Dieu, le feu, va venir en nous : il va s'installer au cœur du bois vert.

Nous sommes encore dans le contexte du dernier repas de Jésus avec ses disciples, au soir du jeudi saint : Jésus fait ses adieux et prépare ses disciples aux événements qui vont suivre. Il révèle le maximum de son mystère, mais il y a des choses qu'ils ne peuvent pas encore comprendre : « J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais pour l'instant vous n'avez pas la force de les porter ».

L'histoire de l'humanité, comme toute histoire humaine, est celle d'un long cheminement. Comme nous, parents ou éducateurs, accompagnons ceux qui nous sont confiés dans leur éveil progressif, Dieu accompagne l'humanité dans sa longue marche. Tout au long de l'histoire biblique, Dieu s'est révélé progressivement à son peuple : ce n'est que peu à peu que le peuple élu a abandonné ses croyances spontanées pour découvrir toujours un peu mieux le vrai visage de Dieu. Mais ce n'est pas fini: la preuve, c'est la difficulté des propres disciples de Jésus à le reconnaître comme le Messie, tellement il était différent du portrait qu'on s'en était fait d'avance.

Et ce long chemin de découverte de Dieu n'est pas encore terminé, il n'est jamais terminé : il continuera jusqu'à l'accomplissement du projet de Dieu. Tout au long de ce cheminement, l'Esprit de vérité nous accompagne pour nous guider vers la vérité tout entière... La vérité semble bien être l'un des maîtres mots de ce texte : à en croire ce que nous lisons, la vérité est un but et non pas un acquis : « L'Esprit de vérité vous guidera vers la vérité tout entière »...

Cela devrait nous interdire de nous étripier sur des questions de théologie... puisqu'aucun de nous ne peut prétendre posséder la vérité tout entière! D'autre part, elle n'est pas d'ordre intellectuel, elle n'est pas un savoir; puisque, dans le même évangile de Jean, Jésus dit « Je suis la Vérité ». Autre remarque sur le mot «vérité»: elle n'est pas d'ordre intellectuel. Elle

n'est pas un savoir, le mot employé ici plusieurs fois est le verbe « connaître»: « Ce qui va venir, il vous le fera connaître... il reprendra ce qui vient de moi pour vous le faire connaître... ». En langage biblique on sait bien que « connaître » désigne une expérience de vie et non pas un savoir. « Connaître », c'est le mot qui est employé pour l'union conjugale. L'Esprit va habiter en nous, nous pénétrer... et la révélation du mystère de Dieu ne nous sera plus extérieure. Nous en aurons la perception intime: l'expérience de l'amour est indicible, on peut seulement la vivre et s'en émerveiller. Là encore, j'entends un écho des promesses des prophètes : « Ils me connaîtront tous du plus grand au plus petit ».

« Ce qui va venir, il vous le fera connaître ». « Ce qui va venir » : n'attendons pas des révélations à la manière des voyants... il s'agit de beaucoup plus grand : c'est le grand projet de Dieu qui se réalise dans l'histoire humaine : ce que saint Paul appelle « le dessein bienveillant » et qui est, justement, l'entrée de l'humanité tout entière dans la vie intime de la Trinité. « Il reprendra ce qui vient de moi pour vous le faire connaître » : il n'est pas question, là non plus, de nous placer sur un plan intellectuel : ce ne sont pas les idées de Jésus qu'il va nous faire comprendre. C'est l'expérience même de sa vie qu'il va nous faire revivre à notre tour. Le cheminement même de l'homme-Jésus vécu avec l'Esprit saint devient le nôtre.

Depuis sa conception dans l'Esprit, les trois autres évangiles nous racontent sa croissance d'enfant et de jeune... Les Tentations au désert, c'est l'Esprit d'amour qui lui permet de les surmonter ; c'est encore l'Esprit qui le conduit dans toute sa mission, qui inspire ses paroles et ses actes... qui lui donne l'audace des miracles... jusqu'à la dernière audace de l'abandon total à Gethsémani. C'est cela la vérité tout entière du Christ, celle vers laquelle nous cheminons à travers l'expérience de nos vies. C'est cet Esprit qui nous habite désormais et qui nous donne à notre tour toutes les audaces de la mission. On est loin d'un savoir intellectuel ! C'est à l'expérience même de l'intimité de Dieu que nous sommes invités...

Au fond, quand nous célébrons la fête de la Trinité, nous ne contemplons pas de loin un mystère impénétrable, nous célébrons déjà la grande fête de la fin des temps : celle de l'entrée de l'humanité dans la Maison de Dieu.

**DIMANCHE 23 JUIN 2019**

**DIMANCHE DU SAINT SACREMENT DU CORPS ET DU SANG DU CHRIST**



**ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST  
SELON SAINT LUC 9, 11B-17**

*« LA MULTIPLICATION  
DES PAINS »*

11 Jésus parlait du règne de Dieu à la foule, et il guérissait ceux qui en avaient besoin.

12 Le jour commençait à baisser.

Les Douze s'approchèrent de lui et lui dirent: « Renvoie cette foule, ils pourront aller dans les villages et les fermes des environs pour y loger et trouver de quoi manger : ici nous sommes dans un endroit désert. »

13 Mais il leur dit : « Donnez-leur vous-mêmes à manger. »

Ils répondirent : « Nous n'avons pas plus de cinq pains et deux poissons...

à moins d'aller nous-mêmes acheter de la nourriture pour tout ce monde. »

14 Il y avait bien cinq mille hommes.

Jésus dit à ses disciples : « Faites-les asseoir par groupes de cinquante. »

15 Ils obéirent et firent asseoir tout le monde.

16 Jésus prit les cinq pains et les deux poissons, et, levant les yeux au ciel, il les bénit, les rompit et les donna à ses disciples pour qu'ils les distribuent à tout le monde.

17 Tous mangèrent à leur faim, et l'on ramassa les morceaux qui restaient : cela remplit douze paniers.



## MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC (LUC 9, 11B-17)

Pour la fête du Corps et du Sang du Christ, nous lisons un récit de miracle et plus exactement de multiplication des pains: ce choix peut nous surprendre ; Corps et Sang du Christ, nous pensons aussitôt à l'eucharistie... Et, à première vue, quel lien y a-t-il entre l'eucharistie et un miracle de multiplication des pains ? Saint Luc lui-même, pourtant, a très certainement voulu marquer ce lien car il décrit les gestes de Jésus avec les termes mêmes de la liturgie eucharistique : « Jésus prit les cinq pains et les deux poissons, et, levant les yeux au ciel, il les bénit, les rompit et les donna à ses disciples. » Reprenons le texte en le suivant tout simplement : la première phrase, d'abord « Jésus parlait du règne de Dieu et il guérissait ceux qui en avaient besoin. » Il annonce le règne de Dieu par ses paroles et par ses actes.

La multiplication des pains intervient tout de suite après: c'est donc qu'elle s'inscrit dans ce contexte : la multiplication des pains, aussi, c'est le règne de Dieu en actes ; nourrir ceux qui ont faim, c'est faire naître le règne de Dieu (on sait à quel point Luc aime insister sur la nécessaire cohérence entre les paroles et les actes).

« Le jour commençait à baisser » : les disciples ont souci de ces gens qui vont se laisser surprendre par la nuit ; très sagement ils suggèrent la solution : il faut disperser cette foule, renvoyer tout le monde; chacun pourra régler son problème de logement et de nourriture ; on trouvera bien le nécessaire dans les environs... Apparemment, à en croire le texte de Luc, c'était envisageable. Mais Jésus ne retient pas cette solution de dispersion : on peut se demander pourquoi? Peut-être le règne de Dieu qu'il annonce ne cadre-t-il pas avec des solutions de dispersion ? Le Royaume de Dieu est un mystère de rassemblement, nous le savons ; il ne s'accommode pas du « chacun pour soi »

Et Jésus dit sa solution à lui : « Donnez-leur vous-mêmes à manger »; les disciples ont dû être un peu surpris ! Sa solution, elle est facile à dire, mais comment faire ? Ils sont réalistes, eux : « Nous n'avons pas plus de cinq pains et deux poissons »; cela pourrait aller pour une famille, peut-être, mais pour cinq mille hommes, c'est dérisoire. Ils ont raison, cent fois raison... à vues humaines.

Mais pourtant, si Jésus leur dit cette phrase plutôt surprenante, ce n'est pas pour les mettre dans l'embarras; jamais Jésus ne cherche à mettre quiconque dans l'embarras : ils le savent bien ; s'il leur dit de nourrir eux-mêmes la foule, c'est qu'ils en ont les moyens. Alors ils ont l'idée d'une deuxième solution : nous pourrions « aller nous-mêmes acheter de la nourriture pour tout ce monde ». C'est déjà beaucoup mieux ; ce n'est pas une solution de dispersion ; les disciples sont prêts à jouer les intendants, à se mettre au service de cette foule. Mais apparemment, cela ne convient pas encore : Jésus ne les laisse pas partir faire les courses. Visiblement, il a une autre solution ; il ne leur fait pas de reproche, il leur dit simplement : «Faites-les asseoir par groupes de cinquante. » Il choisit donc la solution du rassemblement ; on peut remarquer cependant que si le règne de Dieu est un rassemblement, ce n'est pas une foule indistincte, c'est un rassemblement organisé ; une communauté de communautés, un rassemblement de

communautés distinctes, si l'on préfère.

Il « bénit » les pains : ce n'est pas un rite magique sur le pain ; c'est reconnaître le pain comme don de Dieu et lui demander de savoir l'utiliser pour le service des affamés. Reconnaître le pain comme don de Dieu, c'est tout un programme ; c'est très exactement le sens de la démarche de la préparation des dons à la messe : ce que l'on appelait autrefois l'offertoire ; si la réforme liturgique engagée au concile Vatican II a remplacé le mot « offertoire » par l'expression « préparation des dons », c'est pour nous aider à mieux comprendre de quoi il s'agit : ce n'est pas nous qui donnons quelque chose. Dans la formule « préparation des dons », il faut entendre « préparation des dons de Dieu ».

Quand nous apportons à l'autel du pain et du vin qui sont symboliques de tout le cosmos et de tout le travail de l'humanité, nous reconnaissons que tout est don de Dieu : que nous ne sommes pas propriétaires de tout ce qu'il nous a donné (que ce soit notre avoir matériel ou nos richesses de toute sorte, physiques, intellectuelles, spirituelles...) ; nous n'en sommes pas propriétaires, nous en sommes intendants : et ce geste répété à chaque eucharistie va peu à peu nous transformer, et faire de nous réellement des intendants de nos richesses pour le bien de tous. C'est peut-être bien dans ce geste de dépossession que nous pourrions puiser l'audace des miracles : en disant à ses disciples « Donnez-leur vous-mêmes à manger », Jésus voulait leur faire découvrir qu'ils ont des ressources insoupçonnées... mais à condition de tout reconnaître comme don de Dieu.

Encore une fois, quand Jésus dit « Donnez-leur vous-mêmes à manger », ce n'est pas pour les mettre dans l'embarras : ils en sont capables, mais ils ne le savent pas, ou ils n'osent pas le croire. Si ce texte nous est proposé à nous, aujourd'hui, à notre tour, c'est que Jésus, devant les affamés du monde entier, nous dit aujourd'hui : « Donnez-leur vous-mêmes à manger. » Et nous aussi, comme les disciples, avons des ressources que nous ignorons. À condition de reconnaître nos richesses de toute sorte comme don de Dieu et de nous considérer, nous, comme de simples intendants. Encore faut-il nous souvenir d'une chose, nous l'avons vu un peu plus haut : en refusant la solution de dispersion de la foule imaginée par les disciples, Jésus nous montre que le règne de Dieu ne s'accommode pas du « chacun pour soi ».

Alors le lien entre cette multiplication des pains et la fête du Corps et du Sang du Christ s'éclaire ; c'est l'Évangile de Jean qui nous donne la clé : tandis que les trois Évangiles synoptiques rapportent l'institution de l'eucharistie, le soir du jeudi saint, avec, chez Luc, l'ordre du Seigneur « Vous ferez cela en mémoire de moi », saint Jean, lui, raconte le lavement des pieds et la recommandation de Jésus : «Ce que j'ai fait pour vous, faites-le vous aussi. » Ce qui veut dire qu'il y a deux manières indissociables de célébrer le mémorial de Jésus-Christ : non seulement partager l'eucharistie, mais aussi nous mettre au service des autres (service symbolisé par le lavement des pieds), c'est-à-dire, très concrètement, multiplier les richesses du monde pour les partager à tous les hommes.

**LUNDI 24 JUIN 2019**

**NAISSANCE DE SAINT JEAN-BAPTISTE**



**ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST  
SELON SAINT LUC 1, 57-66.80**

57 Quand arriva le moment où Élisabeth devait enfanter, elle mit au monde un fils.

58 Ses voisins et sa famille apprirent que le Seigneur lui avait prodigué sa miséricorde, et ils se réjouissaient avec elle.

59 Le huitième jour, ils vinrent pour la circoncision de l'enfant. Ils voulaient le nommer Zacharie comme son père.

60 Mais sa mère déclara : « Non, il s'appellera Jean. »

61 On lui répondit : « Personne dans ta famille ne porte ce nom-là ! »

62 On demandait par signes au père comment il voulait l'appeler.

63 Il se fit donner une tablette sur laquelle il écrivit : « Son nom est Jean. »

Et tout le monde en fut étonné.

64 À l'instant même sa bouche s'ouvrit, sa langue se délia : il parlait et il bénissait Dieu.

65 La crainte saisit alors les gens du voisinage, et dans toute la montagne de Judée on racontait tous ces événements.

66 Tous ceux qui les apprenaient en étaient frappés et disaient : « Que sera donc cet enfant ? »

En effet, la main du Seigneur était avec lui.

80 L'enfant grandit et son esprit se fortifiait.

Il alla vivre au désert jusqu'au jour où il devait être manifesté à Israël.



## MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC (LUC 1, 57-66.80)

Dès les premières lignes de son évangile, Luc prévient son lecteur supposé, Théophile, qu'il entreprend un récit ordonné des événements ; effectivement, les deux premiers chapitres, dont nous lisons un extrait ce dimanche, sont particulièrement structurés : deux annonces (l'ange Gabriel chez Zacharie, puis chez Marie), deux naissances (celle de Jean-Baptiste, celle de Jésus), deux circoncisions. Le tout émaillé de trois discours, ou plutôt trois cantiques d'action de grâces, le *Magnificat* (chant de Marie), le *Bénédictus* (celui de Zacharie) et le « *Nunc dimittis* » (celui de Syméon : «Maintenant, ô Maître souverain, tu peux laisser ton serviteur s'en aller en paix »). Clairement, Luc nous propose de faire un parallèle entre Jean-Baptiste et Jésus.

Ces deux naissances qui pourraient bien n'avoir d'autre portée que familiale sont en réalité l'accomplissement des grandes promesses de Dieu pour l'humanité : avant même que les trois cantiques ne le proclament, tous les détails du texte et le vocabulaire choisi par Luc nous mènent à cette découverte.

Tout avait commencé par l'annonce à Zacharie, dont le nom, ne l'oublions pas, signifie « *Dieu se souvient* ». Alors qu'il officiait à l'intérieur du temple de Jérusalem, l'ange Gabriel lui annonce la naissance prochaine d'un fils : «*Sois sans crainte, Zacharie, car ta prière a été exaucée. Ta femme Élisabeth t'enfantera un fils et tu lui donneras le nom de Jean.* » Cette annonce avait de quoi surprendre Zacharie, car non seulement, lui et sa femme, Elisabeth, avaient largement passé l'âge d'avoir des enfants, mais, de surcroît, l'ange précisait que le garçon serait porteur d'une vocation exceptionnelle : « *Il sera grand devant le Seigneur... Il sera rempli de l'Esprit saint dès le sein de sa mère. Il ramènera beaucoup de fils d'Israël au Seigneur leur Dieu ; et il marchera par-devant sous le regard de Dieu, avec l'esprit et la puissance d'Élie, pour ramener le cœur des pères vers leurs enfants.* » Zacharie qui était prêtre reconnaissait probablement là les expressions mêmes du prophète Malachie : « *Voici que je vais vous envoyer Élie, le prophète, avant que ne vienne le jour du Seigneur, jour grand et redoutable. Il ramènera le cœur des pères vers leurs fils, celui des fils vers leurs pères...* » (MI 3, 23-24).

Mais l'homme est libre ; tout cela était très cohérent, mais encore fallait-il faire confiance à l'ange et à travers lui, à la parole de Dieu ; moins bien inspiré que ne le sera Marie, quelque temps plus tard, Zacharie demande une preuve : «*À quoi le saurai-je ? Car je suis un vieillard et ma femme est avancée en âge.* » L'ange lui répond : « *Je suis Gabriel qui me tiens devant Dieu. J'ai été envoyé pour te parler et t'annoncer cette bonne nouvelle.* » Et vous savez que, de ce jour, Zacharie s'est retrouvé sourd et muet, lui qui n'avait pas su écouter la nouvelle.

Tout cela explique le texte d'aujourd'hui : « *Quand arriva le moment où Élisabeth devait enfanter, elle mit au monde un fils. Ses voisins et sa famille apprirent que le Seigneur lui avait prodigué sa miséricorde, et ils se réjouissaient*

*avec elle.* » La miséricorde dont parlent les voisins, c'est une naissance accordée à une femme stérile. Mais Luc nous invite à replacer cet événement dans la longue miséricorde de Dieu pour son peuple : le même mot («*eleos* » qui veut dire miséricorde, bonté, amour, tendresse) revient quatre fois dans les cantiques de Zacharie et de Marie : « *Son amour s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent* » (1, 50) ; « *il se souvient de son amour* » (1, 54) ; « *Il a montré sa miséricorde envers nos pères* » (1, 72) ; « *Telle est la tendresse du cœur de notre Dieu* » (1, 78).

Arriva le jour où l'enfant devait être circoncis et où il devait recevoir son nom : deux coutumes qui inscrivent le nouveau-né dans la longue suite des fidèles de l'Alliance conclue par Dieu avec Abraham. Voici ce que Dieu avait dit au patriarche : « *Toi, tu garderas mon alliance, et après toi, les générations qui descendront de toi. Voici mon alliance que vous garderez entre moi et vous, c'est-à-dire ta descendance après toi : tous vos mâles seront circoncis... ce qui deviendra le signe de l'alliance entre moi et vous. Seront circoncis à l'âge de huit jours tous vos mâles de chaque génération* » (Gn 17, 9-12). Et on sait l'importance que revêt pour l'homme biblique l'imposition du nom.

Quand Dieu donne lui-même un nom, c'est pour une révélation et une mission : le nom de Jean (« *Yo-hanan* ») avait été précisé par l'ange et signifiait « *Dieu a fait grâce* ». Zacharie, toujours privé de la parole, en est réduit à communiquer par écrit ; mais à peine a-t-il accompli cet acte de foi, il retrouve la parole et se met à chanter ce que nous appelons le « *Benedictus* ». Notre lecture de ce dimanche l'annonce seulement : « *Zacharie se fit donner une tablette sur laquelle il écrivit : Son nom est Jean. Et tout le monde en fut étonné. À l'instant même sa bouche s'ouvrit, sa langue se délia : il parlait et il bénissait Dieu.* » « *Et tout le monde en fut étonné* », dit Luc : il emploie ici un mot (« *Thaumazô* ») qui traduit plutôt l'émerveillement ; on le retrouve à plusieurs reprises dans ce même évangile pour exprimer le sentiment de spectateurs mis en présence de quelque chose qui dépasse leur entendement, particulièrement devant les événements qui paraissent avoir une dimension divine ; ce mot apparaît plusieurs fois accompagné du mot «*crainte* ». Par exemple, lors de la tempête apaisée « *Saisis de crainte, ils s'émerveillèrent et ils se disaient entre eux : Qui donc est-il pour qu'il commande même aux flots et qu'il lui obéissent ?* » (Lc 8, 25). Ici, on trouve également, un peu plus bas, le mot «*crainte* » : « *La crainte saisit alors les gens du voisinage, et dans toute la montagne de Judée on racontait tous ces événements. Tous ceux qui les apprenaient en étaient frappés.* » En réalité, il faudrait traduire « *Tous ceux (les gens du voisinage) qui les apprenaient les écoutaient dans leur cœur* ». Cette insistance sur l'écoute du cœur est intéressante, en regard du manque de foi de Zacharie : manière de nous dire que les petits sont ceux qui accueillent le plus facilement l'Évangile.

## VENDREDI 28 JUIN 2019

### LE SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS



### ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 15, 3-7

<sup>3</sup> Alors Jésus leur dit cette parabole :

<sup>4</sup> « Si l'un de vous a cent brebis et en perd une, ne laisse-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour aller chercher celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve ?

<sup>5</sup> Quand il l'a retrouvée, tout joyeux, il la prend sur ses épaules,

<sup>6</sup> et, de retour chez lui, il réunit ses amis et ses voisins ; il leur dit :

« Réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé ma brebis, celle qui était perdue ! »

<sup>7</sup> Je vous le dis :

C'est ainsi qu'il y aura de la joie dans le ciel

pour un seul pécheur qui se convertit, plus que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de conversion »







## MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 15, 3-7

Nous avons déjà lu et médité la troisième parabole, celle de l'enfant prodigue, cette année, pendant le carême (quatrième dimanche de carême, année C) ; on ne trouvera donc ici que quelques remarques sur l'ensemble des trois paraboles, puisque, cette fois, elles nous sont proposées en une seule et même lecture. La première remarque nous est suggérée par les Pharisiens et les scribes eux-mêmes : « Cet homme fait bon accueil aux pécheurs, et il mange avec eux ! » Dans leur bouche, c'est un reproche ; au contraire, pour l'évangéliste et pour nous-mêmes, comme pour Paul dans la lettre à Timothée, c'est, bien sûr, un sujet d'émerveillement ! Pourquoi ? Parce que nous n'aurions pas l'audace, ni les uns ni les autres, de nous compter parmi les quatre-vingt-dix-neuf justes de la première parabole. Chacun de nous est ce pécheur invité à donner de la joie au ciel par sa conversion.

Entendons-nous bien : le mot « conversion » ne signifie pas changement de religion, mais un changement de direction, un véritable demi-tour : nous tournions le dos à Dieu, et nous nous retournons vers lui. Eh bien, nous pouvons nous dire que chaque fois que nous avons pris la décision de faire demi-tour, nous avons donné de la joie au ciel.

La joie est bien la tonalité majeure de ces trois paraboles : la joie de Dieu s'entend. Une fois encore, on est dans la droite ligne de l'Ancien Testament ; là où nous entendions Sophonie parler de la « danse » de Dieu : « Le Seigneur ton Dieu est au milieu de toi... Il aura en toi sa joie et son allégresse, il te renouvellera par son amour ; il dansera pour toi avec des cris de joie, comme aux jours de fête. » (So 3, 17-18). Pourquoi une telle joie quand nous prenons le chemin de la réconciliation ? Parce que Dieu tient à nous comme à la prunelle de

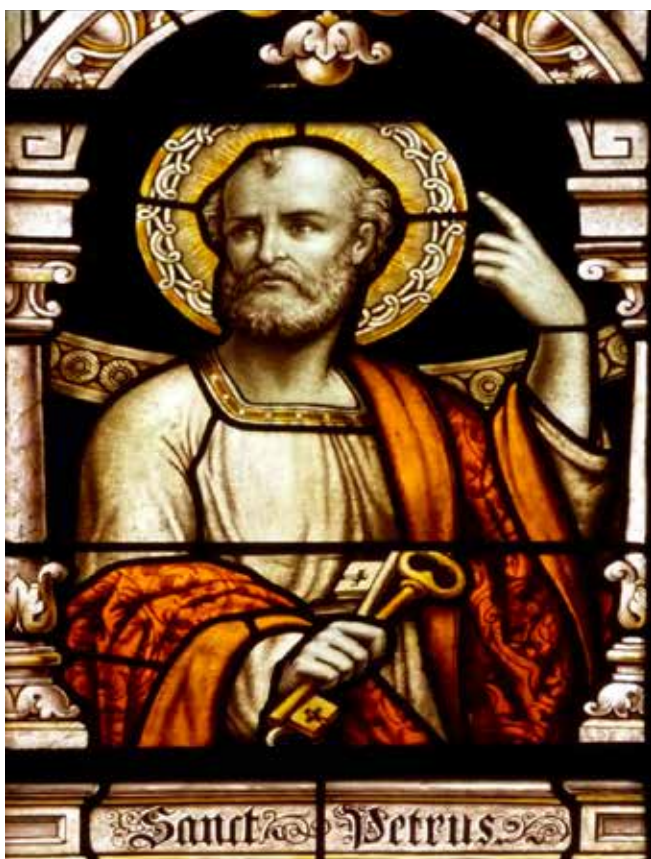
ses yeux. Et l'expression n'est pas trop forte, elle aussi nous vient tout droit de l'Ancien Testament, plus précisément du livre du Deutéronome : « Dieu rencontre son peuple au pays du désert... Il l'entoure, il l'instruit, il veille sur lui comme sur la prunelle de son œil » (Dt 32, 10).

Il veille, en effet, au point de partir lui-même à la recherche de la brebis perdue, car il sait bien qu'elle ne reviendra pas toute seule ; il veille au point de mettre la maison sens dessus dessous pour retrouver la pièce ; et s'il ne part pas lui-même à la recherche du prodigue, c'est pour respecter sa liberté ; mais il veille, là encore, au point d'attendre sur le pas de la porte l'ingrat qui est parti au loin et de l'accueillir par une fête sans s'interroger sur les véritables sentiments de son fils : car on peut quand même se demander si la contrition du garçon est vraiment parfaite ... Et, plus tard, il supplie le fils aîné parce que, pour lui, la fête n'est pas complète s'il en manque un.

Dernière remarque : Jésus fait appel à notre expérience : « Lequel d'entre vous n'irait pas chercher sa brebis perdue... ? » Ce qui veut dire que, quelque part, nous lui ressemblons, ce qui n'est pas étonnant. Ne peut-on pas en déduire que chaque fois que nous avons fait la fête pour l'enfant qui revient, chaque fois que nous avons pardonné à l'ami, à l'époux, à l'épouse (à l'ennemi aussi !), chaque fois que nous avons remué ciel et terre pour essayer d'empêcher quelqu'un de sombrer, physiquement ou moralement, nous avons ressemblé à Dieu ; nous avons été à son image : ce qui est, après tout, notre vocation, n'est-il pas vrai ?

## SAMEDI 29 JUIN 2019

### SAINTS APÔTRES PIERRE ET PAUL



## ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT MATTHIEU 16, 13-19

**13** « Jésus était venu dans la région de Césarée de Philippe, et il demandait à ses disciples : « Le Fils de l'homme, qui est-il, d'après ce que disent les hommes ? »

**14** Ils répondirent : « Pour les uns, il est Jean-Baptiste ; pour d'autres, Élie ; pour d'autres encore, Jérémie ou l'un des prophètes. »

**15** Jésus leur dit : « Et vous, que dites-vous ? Pour vous, qui suis-je ? »

**16** Prenant la parole, Simon-Pierre déclara : « Tu es le Messie, le Fils du Dieu vivant ! »

**17** Prenant la parole à son tour, Jésus lui déclara : « Heureux es-tu, Simon fils de Yonas : ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux.

**18** Et moi, je te le déclare : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église ; et la puissance de la Mort ne l'emportera pas sur elle.

**19** Je te donnerai les clefs du Royaume des cieux : tout ce que tu auras lié sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu auras délié sur la terre sera délié dans les cieux. »



## MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT MATTHIEU 16, 13-19

Très certainement, aux yeux de Matthieu, cet épisode de Césarée constitue un tournant dans la vie de Jésus ; car c'est juste après ce récit qu'il ajoute « à partir de ce moment, Jésus-Christ commença à montrer à ses disciples qu'il lui fallait s'en aller à Jérusalem, souffrir beaucoup de la part des Anciens, des Grands Prêtres et des scribes, être mis à mort et, le troisième jour, ressusciter ». L'expression « à partir de ce moment » veut bien dire qu'une étape est franchie.

Mais en même temps, et c'est ce qui est le plus surprenant dans ce passage, rien n'est dit de neuf ! Jésus s'attribue le titre de *Fils de l'homme*, ce qu'il a déjà fait neuf fois dans l'évangile de Matthieu ; et Pierre lui attribue celui de Fils de Dieu, et il n'est pas non plus le premier à le faire !

Premier titre, le « *Fils de l'homme* » : une expression sortie tout droit du livre de Daniel, au chapitre 7 : « *Je regardais dans les visions de la nuit, et voici que sur les nuées du ciel venait comme un Fils d'homme ; il arriva jusqu'au Vieillard, et on le fit approcher en sa présence. Et il lui fut donné souveraineté, gloire et royauté : les gens de tous peuples, nations et langues le servaient. Sa souveraineté est une souveraineté éternelle qui ne passera pas, et sa royauté, une royauté qui ne sera jamais détruite* » (Dn 7, 13 - 14). Quelques versets plus loin, Daniel précise que ce Fils d'homme n'est pas un individu solitaire, mais un peuple : « *Les saints du Très-Haut recevront la royauté, et ils posséderont la royauté pour toujours et à tout jamais... La royauté, la souveraineté et la grandeur de tous les royaumes qu'il y a sous tous les cieux, elles ont été données au peuple des Saints du Très-Haut : sa royauté est une royauté éternelle ; toutes les souverainetés le serviront et lui obéiront* » (Dn 7, 18. 27). En s'appliquant à lui-même ce titre de Fils de l'homme, Jésus se présente donc comme celui qui prend la tête du peuple de Dieu.

Le deuxième titre qui lui est donné ici, c'est celui de « *Fils de Dieu* ». Ce n'est pas la première fois non plus. Dès le début de l'évangile, au chapitre 4, c'est le diable qui tente Jésus au désert, en employant ce titre « *si tu es le Fils de Dieu* ». Il a raison d'employer le titre, mais il se trompe sur son contenu. Il ne peut qu'imaginer un Fils de Dieu puissant et invulnérable, exploitant sa puissance à son propre profit. Pour Jésus, être fils de Dieu, c'est faire totalement confiance à son Père et se nourrir de sa Parole. Puis ce sont deux démoniaques, de l'autre côté du lac de Tibériade, qui interpellent Jésus en lui disant « *de quoi te mêles-tu, Fils de Dieu ?* », mais Jésus n'entre pas en dialogue avec eux. Enfin, c'est l'épisode de la marche sur les eaux.

Matthieu raconte que la barque se trouvait loin du rivage, battue par les vagues, parce que les vents étaient contraires. Jésus vient vers eux en marchant sur la mer. Eux commencent par avoir peur de ce qu'ils prennent pour un fantôme ; mais lui leur dit : « *Confiance, c'est moi, n'ayez pas peur.* » Pierre répond : « *Seigneur, si c'est bien toi, ordonne-moi de venir avec toi sur les eaux.* » Vous connaissez la suite : après quelques pas, Pierre se laisse submerger par le doute... et Jésus lui dit : « *Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ?* »

Matthieu conclut : « *Quand ils furent montés dans la barque, le vent tomba. Alors ceux qui étaient dans la barque se prosternèrent devant Jésus et lui dirent 'Vraiment, tu es Fils de Dieu.'* »

Curieusement, ici, ce sont les disciples qui ont reconnu l'identité de Jésus et Pierre, au contraire, s'est fait dire « *homme de peu de foi* »... Ce qui ne veut pas dire que celle des autres disciples est sans ambiguïté : c'est la puissance de Jésus sur la mer qui les a impressionnés. Il reste toute une étape à franchir pour découvrir qui est réellement Jésus.

À Césarée, ce qui est nouveau, c'est que Pierre ne dit pas cela devant une manifestation de puissance de Jésus : au contraire, dans les versets qui précèdent la profession de foi de Pierre, Jésus vient de refuser de donner un signe convaincant aux pharisiens et aux sadducéens qui le lui demandaient. Maintenant, une étape est franchie : il n'y a plus d'ambiguïté sur le titre de Fils de Dieu. Pierre est en marche vers la foi. « *Heureux es-tu, Simon, fils de Yonas : ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux.* »

Ce qui est nouveau aussi, à Césarée, ce n'est pas l'usage de l'un ou l'autre des deux titres de Jésus, c'est leur jonction. « *Qui est le fils de l'homme ?* » demande Jésus, et Pierre répond « *Il est le Fils de Dieu* ». Jésus fera le même rapprochement au moment de son interrogatoire par le Grand Prêtre : celui-ci lui demande : « *Je t'adjure par le Dieu vivant de nous dire si tu es toi, le Messie, le Fils de Dieu.* » Et Jésus répond : « *Tu le dis. Seulement, je vous le déclare, désormais vous verrez le Fils de l'homme siégeant à la droite du Tout-Puissant et venant sur les nuées du ciel* » (Mt 26, 63). Là non plus, bien sûr, on ne peut plus se tromper : Dieu se révèle non comme un Dieu de puissance et de majesté, mais comme l'amour livré aux mains des hommes. Dès que Pierre a découvert qui est Jésus, celui-ci aussitôt l'envoie pour l'Église : « *Tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon Église* » ; on l'a vu tout à l'heure, le Fils de l'homme n'est pas un individu isolé, c'est un peuple. Et sur quoi le Christ construit-il son Église ? Sur la personne d'un homme dont la seule vertu est d'avoir écouté ce que le Père lui a révélé. Cela veut bien dire que le seul pilier de l'Église, c'est la foi en Jésus-Christ. Et Jésus ajoute : « *Ce que tu auras lié sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu auras délié sur la terre sera délié dans les cieux* » : cela ne veut pas dire que Pierre et ses successeurs sont désormais tout-puissants ! Cela veut dire que Dieu promet de s'engager auprès d'eux. Pour nous, il nous faut et il nous suffit d'être en communion avec notre Église pour être en communion avec Dieu.

Dernier motif pour nous rassurer : Jésus dit « *Je bâtirai mon Église* » : c'est lui, Jésus, qui bâtit son Église. Nous ne sommes pas chargés de *bâtir* son Église, mais simplement, d'écouter ce que le Dieu vivant veut bien nous révéler. Parce que c'est le Christ ressuscité, Fils du Dieu vivant, qui bâtit, nous pouvons en être sûrs, « *la puissance de la mort ne l'emportera pas* ».

**DIMANCHE 30 JUIN 2019**

**13<sup>e</sup> DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - C**



**ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST  
SELON SAINT LUC 9, 51-62**

**« TOUT QUITTER POUR  
SUIVRE JÉSUS »**

51 Comme le temps approchait où Jésus allait être enlevé de ce monde, il prit avec courage la route de Jérusalem.

52 Il envoya des messagers devant lui ; ceux-ci se mirent en route et entrèrent dans un village de Samaritains pour préparer sa venue.

53 Mais on refusa de le recevoir, parce qu'il se dirigeait vers Jérusalem.

54 Devant ce refus, les disciples Jacques et Jean intervinrent : « Seigneur, veux-tu que nous ordonnions que le feu tombe du ciel pour les détruire ? »

55 Mais Jésus se retourna et les interpella vivement.

56 Et ils partirent pour un autre village.

57 En cours de route, un homme dit à Jésus : « Je te suivrai partout où tu iras. »

58 Jésus lui déclara : « Les renards ont des terriers, les oiseaux du ciel ont des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas d'endroit où reposer sa tête. »

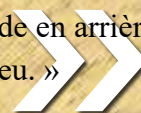
59 Il dit à un autre : « Suis-moi. » L'homme répondit : « Permets-moi d'aller d'abord enterrer mon père. »

60 Mais Jésus répliqua : « Laisse les morts enterrer leurs morts.

Toi, va annoncer le règne de Dieu. »

61 Un autre encore lui dit : « Je te suivrai, Seigneur ; mais laisse-moi d'abord faire mes adieux aux gens de ma maison. »

62 Jésus lui répondit : « Celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas fait pour le Royaume de Dieu. »





## MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC (LUC 9, 51-62)

Ce texte fait bien suite à ceux des dimanches précédents : après la multiplication des pains (fête du Corps et du Sang du Christ) qui nous présentait Jésus comme le continuateur des grands prophètes de l'Ancien Testament, après la profession de foi de Pierre, qui nous le révélait comme le Messie, et les annonces de sa Passion par Jésus lui-même qui avaient révélé un Messie inattendu, un Messie souffrant (douzième dimanche), nous continuons notre découverte du mystère du Christ : ici, affronté à sa mission, il a des décisions à prendre et les quelques phrases qu'il dit à ses interlocuteurs sont d'abord une révélation sur lui.

Première décision : partir pour Jérusalem... « *Comme le temps approchait où Jésus allait être enlevé de ce monde, il prit avec courage la route de Jérusalem* » ; notre traduction dit «il prit avec courage», en fait, littéralement, il faudrait traduire : « *Il durcit sa face pour prendre la route de Jérusalem* » ; cette expression «il durcit sa face» est un rappel du troisième chant du Serviteur (Is 50, 7) : face à la persécution, le Serviteur dont parle Isaïe dit : « *Je ne me suis pas dérobé... j'ai rendu mon visage dur comme pierre, je sais que je ne serai pas confondu.* » « *Dur comme pierre* » veut dire la détermination parce qu'il sait que Dieu ne l'abandonnera pas. « *Dieu ne peut m'abandonner à la mort, dit le psaume 15 (psaume de ce dimanche), ni laisser son ami voir la corruption.* » À un moment ou à un autre, Jésus a eu à prendre la décision de ne pas se dérober, comme dit Isaïe.

Puis intervient ce curieux épisode en Samarie : un village refuse de les accueillir pour la simple raison qu'ils ont annoncé leur intention de se rendre à Jérusalem. Alors les disciples ont le réflexe de vouloir infliger un châtement sévère à ce village et là, Jésus va leur montrer qu'ils font encore une erreur sur la personne ; ils se trompent de Messie...

On connaît l'hostilité qui règne depuis des siècles entre les Samaritains et les habitants de Jérusalem. Jésus avait donc décidé de traverser un village de la province de Samarie malgré les risques de mauvais accueil. Et là, il a une autre décision à prendre ; la tentation lui vient cette fois de ses propres disciples : ils se souviennent du prophète Élie appelant le feu du ciel sur d'autres hérétiques, les prophètes de Baal. Ils ont devant eux plus grand qu'Élie ; et donc le feu du ciel leur paraît tout indiqué. Mais justement, parce qu'il est plus grand qu'Élie, parce qu'il est l'amour même, Jésus ne peut envisager des solutions de violence et de pouvoir. Décidément ce Messie est bien surprenant pour son entourage. Il n'est pas le triomphateur qu'on attend.

Suivent les trois rencontres qui nous valent trois phrases particulièrement exigeantes de Jésus : exigeantes pour lui d'abord ; ces trois phrases dévoilent le combat qu'il mène lui-même.

Première rencontre : « *Un homme lui dit : je te suivrai partout où tu iras. Il lui répond : Les renards ont des terriers, les oiseaux du ciel ont des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas d'endroit où reposer la tête.* » Là on

est devant une énorme contradiction : le Fils de l'homme, c'est dans le livre de Daniel un personnage glorieux qui vient sur les nuées du ciel et à qui Dieu donne la royauté universelle ; Jésus s'attribue ce titre qui dit déjà sa victoire ; et en même temps il mène cette vie itinérante, pauvre, voire rejetée comme dans ce village de Samarie ; aujourd'hui on le traiterait de « Sans domicile fixe » ! On retrouve ici un écho des Tentations au désert : l'Écriture annonce déjà sa victoire mais sa vie terrestre se déroule sous le signe de la pauvreté et de l'humilité.

Deuxième rencontre : celle qui nous vaut l'une des phrases les plus surprenantes ! Il dit à quelqu'un « *Suis-moi* » et l'homme répond « *Permetts-moi d'abord d'aller enterrer mon père* ». Et Jésus reprend : « *Laisse les morts enterrer leurs morts. Toi, va annoncer le Royaume de Dieu* ». Pour lui, habituellement respectueux de la loi juive, cette phrase est scandaleuse ; le respect des parents et en particulier l'ensevelissement est très important dans la loi juive. Peut-être Jésus trahit-il ici les choix terribles qu'il a dû faire pour son propre compte ; annoncer le royaume de vie a exigé de lui une détermination sans faille. Or, sur les trois hommes dont on nous parle, celui-ci est le seul qui ne se propose pas lui-même : c'est Jésus qui l'appelle. S'il l'appelle, c'est par amour et il l'appelle à aimer ; tout amour exige des renoncements terribles ; Jésus le sait d'expérience. En même temps, sa phrase est libératrice, en quelque sorte, elle nous déculpabilise : lorsque deux devoirs nous paraissent contradictoires, le critère de choix devra être l'accomplissement de la mission. Lorsque celle-ci l'exige, il ne faut pas se sentir coupables de devoir manquer à d'autres obligations.

Enfin, troisième rencontre : « *Je te suivrai, Seigneur ; mais laisse-moi d'abord faire mes adieux aux gens de ma maison.* » Cette dernière phrase nous fait penser à l'histoire d'Élisée : lui aussi voulait bien suivre le prophète Élie, mais auparavant, il voulait faire ses adieux à sa famille. Élie l'avait laissé faire, mais il lui avait fait comprendre qu'ensuite il lui faudrait savoir rompre les amarres, s'engager sans retour. Le cas ici est un peu semblable : un auditeur bien intentionné voudrait bien suivre Jésus, mais il demande un délai. Et Jésus lui dit cette phrase un peu terrible « *Celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas fait pour le Royaume de Dieu* »...

On trouve dans la littérature antique des maximes de ce genre : par exemple, Plinius dit que pour tracer correctement un sillon, il ne faut pas se détourner. Jésus radicalise ce proverbe ; là encore il nous fait une confidence, il avoue les renoncements sans retour que sa mission a exigés à tout instant : n'oublions pas que cela se passe au moment où il vient de prendre résolument la route de Jérusalem, c'est-à-dire de la Passion et de la Croix : du confort de la maison familiale de Nazareth à la montée à Jérusalem, Jésus a vécu dans sa chair de multiples arrachements.

# QUAND TU ÉTAIS SOUS LE FIGUIER... (VI)

*Qui est cette personne assise, dans l'Évangile, sous un figuier? C'est vous, c'est moi, c'est chacune, chacun d'entre nous rêvant de vivre enfin notre vie en plénitude.*

*Mais à quelle existence Dieu appelle-t-il Nathanaël? En quoi l'accomplira-t-il en suivant Jésus? Qu'est-ce qu'une vocation?*

*Nos vies sociale, intellectuelle, amoureuse, ne sont jamais que la recherche et la poursuite de la vie véritable. Jusqu'à la lumineuse évidence que la vie que nous désirons et la vie que Dieu veut pour nous ne sont qu'une.*

*Explorant comme jamais le fil anodin de la quotidienneté anonyme, Adrien Candiard en délivre ici le miroitement secret au regard de l'éternité.*

*Une grande leçon, sans leçon, de spiritualité simple et haute. Un texte pour se jeter sur la voie.*

*Propos recueillis par Adrien Candiard.  
Dominicain vivant au couvent du Caire,  
Adrien Candiard est l'auteur notamment de  
«En finir avec la tolérance», «Veilleur, où  
en est la nuit?»,  
«Comprendre l'islam, ou plutôt: pourquoi  
on n'y comprend rien».*





On vient de découvrir l'Amérique, et l'Espagne regorge de jeunes âmes ardentes qui veulent, pleines d'enthousiasme, apporter l'Évangile aux Indiens. Enfin de vrais païens à qui annoncer le Royaume! Les jeunes dominicains ne sont pas les derniers à vouloir participer à la mission. Mais une fois sur place, ils découvrent que ce n'est pas si simple : les Indiens, en général, ne les écoutent pas, et quand ils les écoutent, ils ne les croient pas. Un petit groupe, revenant en Espagne, va alors poser une question importante sur cette expérience un peu amère au plus grand théologien de l'époque, Francisco de Vitoria, dominicain qui enseigne à Salamanque. « Pourquoi, demandent-ils, ne pouvons-nous pas faire des miracles, comme les apôtres ? Si nous en faisons, les Indiens nous écouteront, ils croiront en l'Évangile, et tout serait plus simple. Alors pourquoi Dieu ne nous donne-t-il pas ce pouvoir ? » Aux jeunes religieux qui lui posaient cette question, Vitoria répondit simplement : Vivez la vie commune, habitez en couvent, vivez ensemble sans vous diviser, et ce sera un véritable miracle, qui convertira les Indiens.

Ce n'était pas une pirouette, mais l'expression d'une vérité importante pour nous tous que le Christ envoie annoncer le Royaume : on ne peut annoncer l'amour de Dieu si on n'essaie pas, concrètement, difficilement, de le vivre et de le partager. Quand Jésus envoie les apôtres prêcher deux par deux, c'est parce que la relation même qui les unit va parler, va dire quelque chose d'important de l'amour de Dieu. Si nos communautés chrétiennes sont des lieux où l'amitié est vécue, alors ce sont ces communautés qui prêcheront, avec infiniment plus d'éloquence que le prédicateur le plus habile. Car la meilleure manière d'annoncer le Royaume, c'est d'en vivre ; et la meilleure image du Royaume, c'est une relation faite de confiance, de complicité aussi, de respect, d'estime, d'amour en un mot. Cette relation entre les disciples, c'est déjà l'Église, et c'est même Dieu qui se donne à voir, l'amour de Dieu accueilli et partagé.

Toute fraternité authentique est un miracle. Toute vie commune est un miracle, et un miracle nécessaire. Les époux, le jour de leur mariage, s'engagent au miracle : un amour qui dure malgré les saisons. Les religieux s'engagent aussi au miracle le jour de leur profession : une vie communautaire réelle. Cela implique le pardon, mais je crois que le combat de Jacob est encore plus exigeant que cela. Ce n'est pourtant pas si simple de pardonner le mal qu'on m'a fait ; mais il arrive aussi que nous devions pardonner à nos proches non ce qu'ils nous ont fait — car ils ne nous ont rien fait — mais ce qu'ils sont.

Quand il y a eu offense, c'est normal : on n'aime pas

le mal. Mais il arrive qu'on n'aime pas quelqu'un. Et il y a pire encore : quand, en quelqu'un, ce n'est pas le mal qu'on déteste, mais le bien. Quand ce qui nous met en colère, ce ne sont pas ses défauts, mais ses qualités — parce qu'on aimerait bien les avoir. Pourquoi cette amie chante-t-elle mieux que moi ? Pourquoi tel collègue est-il plus souriant que moi, plus joyeux, plus sociable ? Pourquoi telle paroissienne semble-t-elle capable de prier mieux que moi ? On a bien conscience que c'est absurde, alors en général, on déguise cela sous des prétextes : ce n'est pas qu'elle chante bien, c'est qu'elle se prend pour une chanteuse d'opéra ; ce n'est pas qu'il est joyeux, c'est qu'il est niais ; ce n'est pas qu'elle aime prier, c'est qu'elle joue les mystiques...

Mais un examen de conscience un peu sincère nous met sous le nez ce qu'il y a derrière : de la jalousie.

C'est le péché le plus destructeur — destructeur de familles, de communautés, d'amitiés, mais aussi destructeurs de personnalités. La Bible en est pleine : toutes ces histoires de fratries de la Genèse sont toujours liées à de la jalousie. C'est ce qui pourrit la relation entre Jacob et Esaü : il faut être préféré par le père, et dans le même temps préféré par Dieu. C'est tout l'enjeu de la bénédiction qui va provoquer la rupture et l'envie de meurtre : vous parlez d'une bénédiction ! Tout cela pour savoir qui est le préféré : le préféré d'Isaac, le préféré de Dieu.

Mais vous en trouvez aussi à tous les coins de l'Évangile : « Un homme avait deux fils... » Et c'est toujours la même chanson. Le cœur du problème, c'est que nous voulons être parfaits pour mériter d'être aimés. Et pas aimés, d'ailleurs : cela n'est pas très important. Ce qui compte, c'est d'être préféré. D'être le chouchou. C'est l'angoisse des familles : mes parents m'aiment, d'accord, c'est entendu, c'est acquis ; mais est-ce qu'ils ne préfèrent pas ma grande sœur si douée, ou mon petit frère si mignon ? Les confessions d'enfants ne bruissent que de ces conflits de fratrie, qui m'ont d'abord un peu surpris, me laissant d'abord penser que la fratrie était le lieu de la jalousie et de la haine (et quand on est frère professionnel, c'est un peu rude) ; avant que je ne comprenne que la fratrie est au contraire le lieu où apprendre à aimer vraiment, c'est-à-dire malgré la jalousie.

Il n'y a pas que de l'affection des parents, ou de la maîtresse, ou du patron, ou des supérieurs de communauté, que nous pouvons être jaloux. Le plus tragique est que nous sommes bien souvent jaloux de l'amour de Dieu. Dieu m'aime, c'est d'accord, c'est entendu, et ce n'est pas bien sorcier : il aime tout le

monde. C'est comme s'il n'aimait personne, puisque aimer, vraiment aimer, c'est préférer, c'est distinguer quelqu'un entre mille, entre dix mille. Alors il m'aime, mais cela ne compte pas. Mais est-ce qu'il ne préfère pas des chrétiens plus doués, plus saints que moi ? C'est parce que Dieu semble préférer Abel que son frère Caïn décide de le tuer, mû par une jalousie insupportable. Ce drame primitif ne cesse de se rejouer, souvent moins sanglant, mais pas forcément moins tragique. Le souci de la jalousie, c'est qu'alors nous risquons de haïr ceux qui nous entourent, non pour le mal qu'ils font, mais au contraire pour leur bien, pour ces qualités qu'ils ont et que nous n'avons pas. Au risque, naturellement, d'oublier celles que nous avons : mieux vaudrait employer notre temps à cultiver nos talents qu'à haïr ceux des autres...

Courante — très courante — la jalousie reste un mal discret, parce que c'est un péché particulièrement honteux. C'est un mal dont on ne sait pas très bien quoi faire : on peut demander pardon d'une offense, mais pas d'une qualité. Vous ne pouvez pas décemment reprocher à quelqu'un de chanter trop bien. Il est, de ce fait, extrêmement difficile de mettre les choses sur la table, de clarifier la situation. Et en attendant, cela fait souffrir tout le monde.

Comment se sortir de ce piège parfait ? C'est, il me semble, le véritable enjeu de la fraternité. C'est le véritable objet du combat de Jacob/Israël: non seulement pardonner, mais sortir d'une relation fraternelle toxique, marquée par la rivalité et la jalousie dont l'enjeu est la bénédiction de Dieu. Car la vraie raison de la haine qui sépare Jacob et Ésaü, c'est que le premier a volé au second la bénédiction que leur père lui destinait. Dieu reprendra à son compte cette bénédiction paternelle. Cela signifie-t-il qu'il préfère Jacob à son frère ?

Après tout, c'est Dieu qui a commencé à provoquer cette jalousie, en bénissant certains plus que d'autres, en choisissant une famille puis un peuple. Cette bénédiction donnée d'abord à Abraham, le grand-père de Jacob, vaudra aux juifs une jalousie tenace et absurde, pour laquelle on les persécutera de siècles en siècles, comme si cette préférence de Dieu était insupportable. Pourtant, quand il commence cette alliance en bénissant Abraham, Dieu ne lui dit pas qu'il est le meilleur. Il dit : « Je bénirai ceux qui te béniront, je réprouverai ceux qui te maudiront. En toi seront bénis tous les clans de la terre » (Genèse 12, 3).

Cela ne veut nullement dire que Dieu préfère Abraham, ni qu'il préfère le peuple d'Israël. Cela veut même dire exactement le contraire. Cela veut dire que l'amour de Dieu pour chacune de ses créatures n'est pas un amour général, indifférencié, englobant l'humanité comme un tout. Dieu n'est pas la Sécurité

sociale, pour qui n'existent que des numéros et des prestations. Dieu connaît chacun personnellement, aime chacun personnellement. Il n'aime pas l'humanité, il aime chaque homme et chaque femme, un par un. Et pour nous le dire, il n'a trouvé d'autre moyen que l'élection.

Il choisit Abraham, sans qualité particulière de ce dernier. Il choisit Isaac. Il choisit Jacob et sa descendance. Pour rien. Ou plutôt, parce qu'il sait très bien que pour nous, aimer, c'est préférer. Sans préférence, l'amour est fade, indistinct, pas très sérieux; d'ailleurs, Dieu lui-même ne nous demande pas seulement de l'aimer, mais bien de le préférer à tout le reste. Alors il montre que lui aussi est capable d'aimer vraiment, d'aimer follement, d'un amour de préférence.

Et ce qu'il demande ensuite, c'est que nous reconnaissons cette préférence. Que nous acceptions en quelque sorte que l'amour de Dieu n'est pas un dû, une loi fondamentale de l'univers au même titre que la gravité, une donnée nécessaire. C'est un cadeau, et ce cadeau, il le donne à qui il veut. À Abraham, Isaac et Jacob, par exemple, sans qualité particulière de leur part; le dernier, c'est même plutôt un défaut, une filouterie, qui lui a valu l'élection divine. Pas de quoi pavoiser. Il faut juste reconnaître que Dieu a le droit d'avoir des amis.

Et si nous reconnaissons que Dieu peut avoir des amis, alors nous pouvons en faire partie à notre tour. « En toi seront bénis tous les clans de la terre... » Si quelqu'un accepte que Dieu puisse faire alliance avec une personne concrète, il entre aussitôt dans l'alliance. Il faut passer par cette reconnaissance, par cet amour particulier, pour éviter de croire que Dieu nous aime d'un amour général. Il nous aime, chacun, d'un amour particulier. Le vrai mystère de l'élection, c'est que chacun est élu ; Dieu ne préfère personne, ou plus précisément, il préfère tout le monde. Il nous distingue tous, il nous choisit tous un par un. Tant que nous voulons en rester à un amour général, réparti à parts égales, à la providence version Sécurité sociale, tant que nous ne voulons pas de son amitié, nous resterons à la porte de l'élection.

Car au fond, que Dieu nous préfère tous, individuellement, ce n'est pas si difficile à imaginer. C'est ce que nous vivons dans l'amitié. Passé quinze ans, on cesse en général de classer les amis sur un podium hiérarchisé: ma meilleure amie, ma deuxième meilleure amie, ma troisième meilleure amie... On les aime chacun différemment; on peut en préférer plusieurs à la fois, parce qu'ils ne sont pas comparables. Avec Dieu, c'est pareil, à ceci près qu'il arrive à nous préférer tous.





Tout cela pour dire qu'il n'y a pas de raison d'être jaloux. La bénédiction de Dieu n'est pas un privilège scandaleux qui nous est retiré quand il est donné à quelqu'un d'autre. En théorie, c'est très clair. Mais en pratique, comment faire ?

Que fait Jacob ? Il fait des cadeaux, des cadeaux inutiles à son frère qui a déjà tout ce qu'il lui faut. Ce que Dieu lui a donné en termes de prospérité, il le donne à son frère. Je crois que ce n'est pas simplement une manière d'acheter la paix. Il nous dit ce qu'il faut faire pour que nos dons personnels ne provoquent pas de jalousie : il faut les donner. C'est à cela que servent les dons, d'ailleurs. Nos talents ne sont pas pour nous, ils sont pour tout le monde. Il faut donc essayer de les donner, plutôt que de nous en servir pour nous faire valoir.

L'avantage, c'est que si nous comprenons que nos qualités ne sont pas à nous, ne sont pas pour nous, nous pouvons commencer à sentir que les qualités des autres ne leur appartiennent pas non plus, qu'elles sont à nous aussi, par destination. Bref, nous pouvons commencer à aimer le bien partout où il se trouve, même quand ce n'est pas dans notre poche : aimer le bien parce qu'il est le bien, tout simplement. Aimer une belle voix, même si ce n'est pas la mienne. Aimer quelqu'un de plus doué pour les études que moi, parce que ce don pour les études ne lui appartient pas. Et parce que si j'aime cette voix, si j'aime cette intelligence, si je sais les apprécier, si je sais m'en réjouir pleinement, alors toutes ces belles choses m'appartiennent pleinement. C'est comme si c'était ma voix, puisque je sais en profiter ! Les façades n'appartiennent pas à leur propriétaire, mais à leur vis-à-vis, c'est-à-dire à ceux qui en jouissent — et à ceux qui s'en réjouissent.

### **à suivre...**

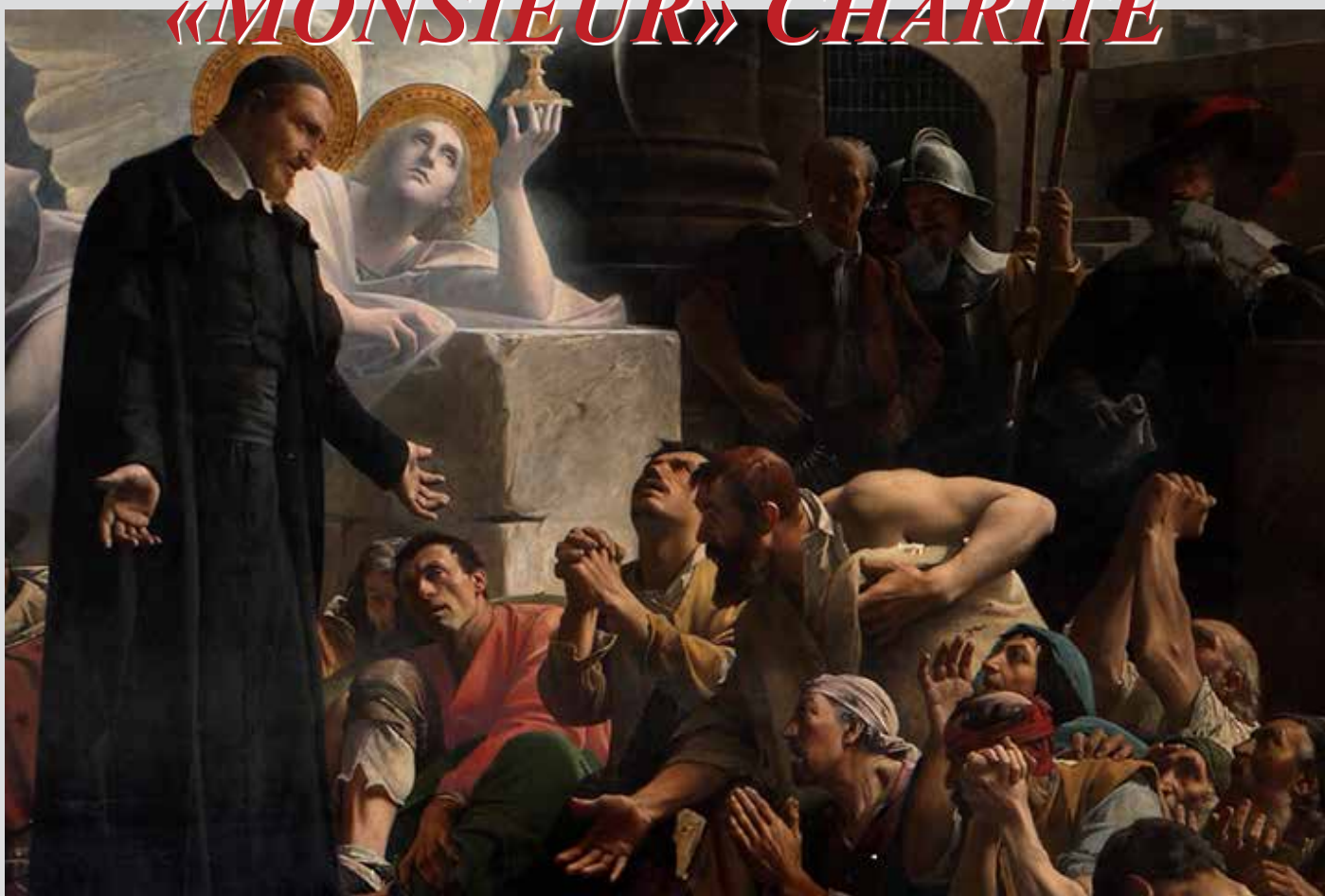
*Tiré de « Quand tu étais sous le figuier »  
Propos intempestifs sur la vie chrétienne –  
Adrien Candiard,*

*Le Caire, le 24 août 2016,*

*en la fête de saint Barthélemy, cet apôtre méconnu  
que la tradition de l'Église identifie depuis  
longtemps au Nathanaël de l'évangile...*



# VINCENT DE PAUL, «MONSIEUR» CHARITÉ



**S**'il a un temps l'oreille des puissants, « Monsieur Vincent » trouve sa vocation en protégeant les nécessiteux, les marginaux de toutes obédiences et les enfants abandonnés. À sa mort, des milliers de pauvres viendront se recueillir sur sa tombe.

Porté par une foi inébranlable, Vincent de Paul traverse la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle en portant assistance aux démunis : les affamés, les galériens, les esclaves et les malades, les prisonniers ainsi que les enfants abandonnés ou encore les paysans pillés. A la fois confident des plus grands (les Gondi, notamment) et ami des plus humbles, « Monsieur Vincent » sera l'âme protectrice des nécessiteux et des marginaux d'un siècle que l'on a dit « Grand ».

Troisième d'une fratrie de six, Vincent de Paul voit le jour au printemps 1581 sur fond de lutte sans merci entre catholiques et protestants, neuf ans après le massacre de la Saint-Barthélemy. Son père est un petit paysan de Pouy, non loin de Dax. Enfant, Vincent garde les moutons dans la lande du pays de Adour.

Son imaginaire est peuplé d'histoires de sorcières et de miracles des saints que ressassent les vieilles femmes du village. On le destine à devenir clerc, peut-être même prêtre.

A 16 ans, Vincent est envoyé à Toulouse étudier la théologie. Il est on-donné diacre à 17 ans, l'année où Henri IV signe l'édit de Nantes. Puis il passe son baccalauréat dans la foulée. Au moment où se referme enfin le chapitre sanglant des guerres de Religion, le destin du jeune homme semble tout tracé : il sera un modeste prêtre dans le diocèse de Dax. Une vie simple, partagée entre son affection pour sa famille et son amour pour Dieu. De fait, il est ordonné l'année suivante, à tout juste 20 ans, bien qu'il n'ait pas encore bouclé sa théologie. « Il fait alors partie de la cohorte assez misérable de ces clercs ordonnés prêtres qui poursuivent et achèvent leur scolarité sans aucune promesse de situation », écrivait il y a vingt ans l'historien Pierre Miquel dans la biographie qu'il consacra à Vincent de Paul.



L'évêque de Dax lui confie la cure de Tilh, une petite paroisse de Haute-Garonne. Mais des prétendants la lui contestent. Il part aussitôt à Rome défendre sa cause. Là-bas, faute de soutien, manquant de moyens, il perd son procès. Adieu paroisse, adieu maigres privilèges. Il devra travailler pour survivre, comme le pauvre qu'il est devenu.

### L'ANNEE DE LA RÉVÉLATION

Coup de théâtre. De retour à Toulouse, Vincent apprend qu'il a hérité d'une vieille inconnue. Ce n'est pas Byzance, mais c'est tout de même quelque chose. Là encore, il doit se battre pour toucher l'argent. Cette affaire le conduit à Marseille, puis à Narbonne. Durant son périple, il est capturé par des pirates barbaresques d'Alger ou de Tunis. Pis, il est vendu à un marché d'esclaves, en 1605 ! Il connaît quatre maîtres différents avant de réussir à convertir le dernier, lequel le ramène en France. De là, nouveau départ pour Rome puis arrivée à Paris, où il reprend à 27 ans son cursus de théologie.

Par un curieux hasard, le « prêtre-esclave » entre alors au service de la reine Margot, même s'il ne rencontrera jamais en personne la fille de Catherine de Médicis. Vincent est aumônier, chargé de la distribution des secours aux miséreux. Peu après, on lui confie la paroisse de Clichy, où il fait merveille. Les yeux vifs et la voix chaude, le Gascon parle vrai. Ses fidèles le sentent. Son sourire franc reconforte les âmes perdues. Son premier ministère le comble. En 1613, cependant, tout change encore. Vincent quitte Clichy pour être nommé précepteur des enfants de Philippe-Emmanuel de Gondi, général des galères du roi.

Survient 1617. L'année de la révélation. Le prêtre de 36 ans est touché par la grâce. Alors qu'il est à Gannes, près de Folleville, en Picardie, il apprend qu'un paysan sur le point de mourir implore le secours cours de Dieu. Il accourt. Le confesse sur le champ. L'homme avoue tous ses péchés, chose qu'il avait toujours refusée au curé du village. Vincent de Paul passe pour un sauveur. « Il trouve soudain, dans la plus grande humilité, note Pierre Miguel, la force d'entrer dans la vraie carrière, la sienne propre, celle de l'apostolat des pauvres. »

C'est auprès d'eux qu'il s'accomplit désormais. Nommé à la tête de la paroisse de Châtillon-les-Dombes, dans l'Ain, il se fait missionnaire sur cette terre désolée. Dans ce pays sous influence huguenote, il prêche la bonne parole à ses ouailles. Il fonde surtout sa première congrégation, Les Dames de la Charité : les femmes aisées de son diocèse prêtant assistance aux plus défavorisés. Rappelé par Madame de Gondi auprès d'elle, Vincent accepte à condition d'être nommé aumônier des terres de l'illustre famille et des galères royales. Une manière pour lui de mener le combat contre la misère et les mauvais traitements

au nom du Christ auprès de tous les réprouvés. Par compassion autant que pour frapper les esprits, on le verra un jour à Bordeaux prendre les chaînes d'un bagnard, boulet au pied, alors qu'un garde l'apostrophe : « Vous qui parlez si bien, si vous voulez prendre sa place... »

### JUSQU'À SON DERNIER SOUFFLE

Au début des années 1630, grâce à l'appui des Gondi, Vincent de Paul fonde la mission des Lazaristes (quartier de Saint Lazare, à Paris), une congrégation consacrée à l'évangélisation des campagnes, qui ploient sous les taxes et crient famine. Son credo ? Pour ramener le peuple à Dieu, il ne suffit pas de lui donner des ordres, il faut d'abord qu'il se sente aimé.

Passé la cinquantaine, il est devenu Monsieur Vincent, reconnu de tous, à commencer par le roi Louis XIII, mais aussi Richelieu ou La Rochefoucauld. Il est une force en marche dans les ruelles sales et encombrées de Paris ou les chemins boueux des campagnes.

Partout où il passe, il ferraille contre la misère. Il est le premier à faire sortir les femmes des couvents afin qu'elles l'aident dans sa difficile entreprise. Il fait de ces fausses religieuses les « visitandines » des pauvres. « Vous devez regarder Dieu en leur personne », répète-t-il à ses Filles de la Charité. Il est le premier aussi à se soucier du terrible sort qui escorte les « enfants trouvés », de même qu'il se préoccupe de celui des personnes âgées. Pour les uns, il fonde l'Hôpital des Enfants trouvés ; pour les autres, l'Hôpital de la Salpêtrière.

Dix ans plus tard, Monsieur Vincent demeure déjà aux yeux du peuple le saint des pauvres quand le pouvoir royal l'encourage à former les futurs prêtres et rétablir la religion catholique dans les provinces du Sud-Ouest, encore traumatisées par les guerres de Religion. Vincent dénonce l'opulence des nantis au regard de la pénurie qui affecte le royaume. Il fait circuler par ses œuvres « l'argent de ceux qui ont trop jusqu'à ceux qui manquent de tout. »

Bien qu'usé et fatigué, trahi par ses jambes qui ne peuvent plus le soutenir, il supervisera jusqu'à son dernier souffle son armée de missionnaires et de filles de charité. Il s'éteint en septembre 1660, quelques mois seulement avant que Louis XIV ne prenne le pouvoir. Son dernier murmure : « Jamais personne ne m'a offensé ». Aucun puissant, hormis le nonce du pape, ne viendra s'incliner devant sa dé-pouille tandis que des milliers de pauvres se recueilleront sur sa tombe. Vincent sera béatifié en 1729 puis canonisé huit ans plus tard. Plus de deux-cents ans après sa mort, Saint Vincent de Paul sera institué « patron de toutes les œuvres charitables ».

GUILLAUME EVIN

Extrait du « les grandes figures du christianisme »

## LES BIENHEUREUX ET LES SAINTS ...

La vénération des saints de l'Ordre de Malte est un élément essentiel de la spiritualité de l'Ordre, ces saints sont connus et pour la plupart d'entre eux vénérés localement. Les Chevaliers profès, en qualité de religieux de l'Ordre, ont conservé une vénération très particulière à tous les saints de l'Ordre, vénération qui les rattache à la tradition ancestrale de son histoire.

Au fur et à mesure des mois à venir, nous allons découvrir en entrant dans le jardin secret de Malte, et la vie et le parfum de

ces fleurs cachées, trop bien cachées ! Pour mettre en lumière l'admirable don de soi que ces saintes et ces saints ont pu apporter à la spiritualité de l'Ordre. Raviver leur souvenir et raviver leurs vénération par nos prières est un devoir de mémoire que nous nous devons d'accomplir pour les rendre plus présents là où la sainteté nous manque, là où les hauts faits de sacrifice nous sont nécessaires, là où nos demandes d'intercession deviennent essentielles pour leur ultime sanctification.



### SAINTE FLEUR

MEMORIAL : LE 12 JUILLET



Avant 1246, un seigneur du Quercy, Guibert de Thémines, et sa femme Aigline fondèrent un hospice pour les pèlerins, sur la route de Figeac à Rocamadour, dans la paroisse de Saint-Julien d'Issendolus. En 1259, ils le donnèrent aux Hospitaliers de Saint-Jean qui le firent dépendre de leur grand-prieuré de Saint-Gilles et en confièrent la direction à des religieuses qui reçurent leur règle en 1298. Ce fut une des rares maisons de femmes que compta l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean ; elle prit

le nom d'hôpital de Madona Ayglina, en souvenir de la fondatrice, et d'hôpital d'Issendolus, du nom de la paroisse ; pour faire vite, les gens du Quercy l'appelèrent parfois Saint-Dolus. Au début du XIV<sup>e</sup> siècle, une religieuse, Fleur, s'y fit remarquer par ses vertus et, après sa mort, par ses miracles. Son confesseur écrivit sa vie ; le texte latin original a disparu, mais une traduction gasconne dans le troisième quart du XV<sup>e</sup> siècle nous reste : « Vida e miracles de S. Flor ».

À Maurs (Cantal) vivait le seigneur Pons qui, de sa femme Melhor, eut dix enfants, trois fils et sept filles, dont quatre devinrent religieuses à l'hôpital d'Issendolus. Dès son enfance, Fleur, élevée dans sa famille parmi un groupe de dix-neuf enfants, frères, sœurs ou cousins, se fit remarquer par sa maturité précoce et par sa piété, soutenue par celle de sa famille. À quatorze ans, elle demanda à entrer au couvent et ses parents acquiescèrent : « Dieu l'attire à lui, nous ne la lui refuserons pas. » Elle entra donc à l'hôpital d'Issendolus et se laissa docilement former aux observances de la règle. Bientôt, prise de scrupules, elle commença à se lamenter : « Malheureuse ! Tu as désiré quitter le monde pour faire pénitence et tu es venue dans un lieu de délices. Que feras-tu si ici tu ne peux plaire au Seigneur ? »

Elle profita du passage d'un religieux en grand renom de sainteté pour lui avouer qu'elle avait peur de se damner si elle restait dans une maison si bien pourvue : le saint homme la rassura en lui disant que cette abondance, nécessaire aux malades qui n'étaient pas encore bien fermes dans l'amour de Dieu, serait pour elle l'occasion de grands mérites, si elle savait refuser de satisfaire à tous ses désirs par amour de Dieu.

Le démon entreprit alors de la tenter directement. Il lui rappela la parole de Dieu : « Croissez et multipliez-vous. » Elle lui répondit : « Méchant démon. Ce que tu dis est permis aux séculiers, mais aux religieux qui ont promis à Dieu chasteté, non seulement il leur est défendu de le faire, mais c'est une abomination de seulement y songer. Et Dieu sans la permission duquel tu ne peux rien faire te commande de cesser de me tenter. »

Le démon vit que ses flatteries ne pouvaient rien contre la fermeté de cette fille, il essaya de l'intimider davantage ; terrorisée, Fleur fit le signe de la croix et s'enfuit en courant dans tout le monastère, les yeux et les mains levés au ciel, priant le Seigneur, la Vierge et les saints de lui obtenir miséricorde ; plus elle était troublée, plus elle s'abandonnait à sa prière ; le Seigneur, qui seul le pouvait, commença à la consoler. Jésus lui apparut sous la figure de l'ange qui était peint

dans le cloître devant le parloir, continuellement pendant trois mois environ, et quand elle le vit tout meurtri, elle comprit ce qu'il avait souffert pour les pécheurs. Il lui sembla qu'elle portait en elle le Seigneur, avec sa croix qui lui déchirait les entrailles, tandis que son côté souffrait comme s'il eut été transpercé. Elle crachait le sang.

Souvent quand elle s'agenouillait pour réciter le Veni Sancte Spiritus, elle restait comme sourde et muette et se perdait en Dieu. Par humilité, elle voulait garder ses extases secrètes ; elle prétextait quelque maladie pour rester au lit et goûter dans le calme les douceurs spirituelles, accompagnées de phénomènes extraordinaires : un ange lui remit un glaive, symbole de sa puissance contre le diable qu'elle pouvait chasser de son cœur et de celui des autres, et en effet nul ne s'approchait d'elle sans se sentir soulagé. Le jour de la Toussaint, elle vit le bonheur des élus, et le jour de la fête de sainte Cécile assista au triomphe de la sainte dans le ciel. Fréquemment elle eut la vision du ciel : elle le vit un jour comme un grand arbre couvert de fleurs, au haut duquel se tenait un aigle ; elle assista à la fête donnée dans le ciel pendant qu'un certain Guillaume, pécheur trop fameux, se confessait à son cousin Aymeric Fayzela, moine de Figeac. Son biographe ne craint pas de la comparer à Moïse, car comme à lui il lui fut donné de voir Dieu. Elle vit même la place qu'elle occuperait dans le ciel : loin d'en tirer vanité, elle demanda à un maître en théologie s'il fallait ajouter foi à de telles visions, sans préciser qu'elle les avait eues elle-même ; il le devina et lui répondit qu'elles pouvaient être véritables, surtout si elles étaient confirmées par d'autres ; trois jours plus tard, Fleur vit sa place plus élevée encore à cause de son humilité.

Elle avait une grande influence sur ceux qui l'approchaient et manifesta sa sainteté par des miracles, surtout au moment de la peste. Elle était remarquable en tout et son confesseur pensait qu'elle n'avait jamais péché mortellement. Il donne sur ses dévotions préférées quelques indications précieuses pour connaître la piété de cette époque. Elle avait un grand amour pour le sacrement de pénitence ; se confessant chaque jour, elle étonnait ses confesseurs par la précision de ses accusations ; elle les honorait tous, les aimait et priait le Seigneur de leur accorder une part de la grâce qu'il lui donnait par leur ministère. Chaque jour elle assistait à la messe, mais suivant la coutume ne communiait qu'aux dimanches et aux fêtes, ce qui ne l'empêchait pas d'entrer chaque jour, au moment de la communion du prêtre, dans une extase qui durait souvent jusqu'à vêpres, et elle se serait fort bien dispensée de manger si elle n'avait eu à céder au désir des sœurs ; un jour, un ange lui apporta le tiers de l'hostie qui servait au sacrifice de la messe dans une église éloignée de trois lieues, au grand étonnement du prêtre qui ne retrouva la paix que lorsqu'elle lui eut raconté le prodige. Son amour de l'office divin et de la prière lui permit de passer deux ou trois ans sans dormir. Elle contemplait avec prédilection le mystère de l'Annonciation. Elle avait une dévotion spéciale à la Vierge Marie, à saint Jean-Baptiste, patron de son ordre, à saint Pierre, premier vicaire du Christ, et à saint François le stigmatisé. Enfin, et c'est ainsi que se termine sa vie, son grand désir du ciel lui faisait aimer et souhaiter la mort. Fleur mourut en 1347, probablement le cinq octobre. Son corps fut levé de terre par l'abbé de Figeac le 11 juin 1360, et déjà les miracles étaient nombreux. Ses reliques furent brûlées pendant la Révolution.

## PRIÈRE À SAINTE FLEUR

Dieu tout-puissant et miséricordieux, toi qui as voulu que Fleur vive en vierge au sein de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem et serve les plus pauvres en éprouvant pour « l'Époux » l'amour et la plénitude du don total de soi, donne-nous de suivre son exemple, en nous détachant de ce qui encombre nos vies et nos sentiments, pour ne plus éprouver que l'élan de tendresse et de disponibilité envers ceux qui ont besoin d'une oreille attentive, d'une main réconfortante, d'un sourire pour que renaisse l'espoir, et que nous puissions enfin découvrir en eux ton visage. Nous te le demandons par Jésus, le Christ, notre Seigneur, qui vit et règne avec toi et le Saint-Esprit, un seul Dieu, pour les siècles des siècles. Amen.



## ... DE L'ORDRE DANS L'ÉGLISE

Dans ces deux pages nous nous efforcerons de découvrir les saints et bienheureux de l'Ordre dont le mémorial a été fixé par l'Église et le courant du mois.

Comme toutes les institutions religieuses, l'Ordre a compté dans ses rangs des hommes et des femmes qui ont été distingués par l'Église et « les a fait porter sur les autels ».

Le Missel de l'Ordre de Malte indique : « Depuis son origine

l'Ordre a attiré à lui un grand nombre d'hommes et de femmes, la sainteté de certains d'entre eux a laissé des traces dans l'histoire de l'Église. Mais à côté de ces hommes et de ces femmes "illustres", il y a de nombreux frères et sœurs inconnus qui ont donné leur vie selon la tradition de l'Ordre : tuitio fidei et obsequium pauperum... Ils nous rappellent que nous sommes tous appelés à la sainteté. »



## BIENHEUREUX GERLAND D'APOLLONIA MEMORIAL: LE 19 JUIN



On ne saura jamais, avec certitude, si Gerland d'Apollonia est originaire de Pologne ou d'Allemagne, nous pouvons certifier cependant qu'il est devenu chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem sous le règne de Frédéric II, et a consacré sa vie à la défense des veuves et des orphelins pour lesquels il a assuré la plus grande protection. Alors que Gerard Meccati De Villamagna vivait en Anachorète

en Toscane, le jeune Gerland séjourne à la cour du roi de Sicile, Frédéric II ; il y avait été missionné par le Grand Maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem pour prendre soin des propriétés que l'ordre possédait en Sicile, autour de la ville de Caltagirone près de Licata, résidence du roi et de sa cour à laquelle Gerland d'Apollonia s'était intégré.

Aucun des courtisans n'aurait cependant pu imaginer que sous le magnifique uniforme propre à son rang, le chevalier Gerland d'Apollonia pouvait revêtir un cilice de crin en guise de tunique, dans un but de mortification corporelle et de pénitence.

Dès les premiers âges du christianisme ces vêtements en tissu grossier et rugueux, en crin de cheval ou autre fibre animale, ont été utilisés, portés à même le corps comme moyen de mortification physique, et pour aider celui qui les portait à résister aux tentations de la chair, et contre l'ostentation extérieure et le confort.

Aucun des princes de la cour de Sicile n'aurait pu non plus imaginer que dans l'intimité de ses appartements, l'illustre chevalier s'administrait de douloureuses séances d'autoflagellation. Cette nouvelle mortification s'ajoutait aux exercices de jeûne et d'abstinence qui étaient chez lui fréquents et prolongés.

Mais c'est dans son attitude de compassion à l'égard des malheureux, de tous ceux abandonnés par la vie et qui avaient besoin d'une aide charitable, que va s'exprimer pleinement la sainteté du chevalier Gerland.

L'aumône, l'aide et la consolation sont pour lui des réponses naturelles et journalières à l'égard de toutes celles et ceux qui souffrent d'injustice et d'abandon.

Sa mort, en 1242, provoque une grande douleur dans son entourage et une plus grande émotion chez tous les pauvres qu'il avait aidés dans la plus grande discrétion pendant de longues années, et chez tous ceux qu'il avait secourus en rétablissant la justice là où elle avait été ignorée, ainsi que chez tous ceux abandonnés par leurs familles, qu'il avait aidés par sa présence et par ses aides médicales et matérielles.

Il fut enterré près de la ville de Caltagirone, dans un cimetière hors-les-murs, et sa tombe ne tarda pas à provoquer des guérisons miraculeuses. Les années se succédèrent avec leur lot de guerres, d'épidémies, de fléaux et de révolutions. Le tombeau vénéré tombe alors dans l'oubli. Mais un soir, James Calatasinii, homme très pieux, est troublé dans son rêve : saint Constantin lui apparaît en songe et lui révèle l'endroit oublié de la sépulture du chevalier Gerland ; il s'agit d'une église en ruine près de la ville de Caltagirone où le saint lui indique l'endroit exact où

reposent les restes du chevalier.

Une expédition est organisée, James et plusieurs de ses amis se rendent à l'endroit indiqué en rêve par saint Constantin, et bientôt les reliques sont découvertes et inhumées. Dès cet instant, un parfum puissant s'échappe de la sépulture et adoucit l'air, apaisant James et ses compagnons.

Cette découverte eut lieu quatre-vingt-quatre ans après la mort du chevalier Gerland, le 18 juin 1327.

C'est au milieu de l'enthousiasme populaire et des manifestations de joie des habitants de Caltagirone que le corps vénérable du chevalier est porté à l'église Saint-Jacques, saint patron de la ville.

Les ossements sont alors nettoyés et lavés dans du vin qui servira par la suite à guérir plus de 95 malades, comme en témoignent les textes consignés dans les registres officiels de la ville, livre attesté et signé par les magistrats et notaires de Caltagirone ; ce livre est encore de nos jours conservé dans les archives de la ville.

Il fut décidé après cette série de miracles qu'une peinture du saint homme soit exposée dans l'église où ses reliques reposent, et que sa fête soit célébrée solennellement le 18 juin de chaque année, date anniversaire de la découverte de la tombe par James Calatasinii.

Ce chevalier, courtisan en apparence pour tous ceux qui l'ont côtoyé à la cour, était en réalité un chevalier ermite, qui vivait sa foi sans se plier aux règles éphémères de ce monde, mais en appliquant les préceptes de l'Évangile. Peut-il y avoir plus grand contraste que celui-là ?

C'est bien là la force de la règle de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem qui permet une spiritualité souple et forte à la fois, une spiritualité qui permet de s'adapter aux contextes et circonstances vécus et peut rendre possible la sainteté à toute personne qui a le courage d'emprunter le chemin de la règle de l'ordre pour y parvenir en vivant ses charismes – Obséquium pauperum et Tuitio fidei – à chaque instant de sa foi.

Par conséquent, aucun d'entre nous n'a le droit de prétexter sa position sociale pour ignorer la règle de l'ordre et ses charismes, pour ne vivre que la tiédeur du monde et le laxisme auquel il mène. Les saints ont toujours existé en toute période de l'histoire, issus de toutes les classes de la société de leur temps. Hélas un grand nombre de croyants, dans l'indifférence qu'ils créent par leur manque d'engagement auprès des pauvres et des malades, semblent confirmer l'impression que la sainteté est impossible à atteindre, hier comme aujourd'hui.

C'est par la grâce de Dieu, et la persévérance de quelques-uns, que la sainteté a pu être atteinte, surtout lorsque cette voie nous est offerte grâce aux principes et régulations de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem qui peuvent nous mener à vivre pleinement l'Évangile et son message dans le monde d'aujourd'hui. Il ne tient donc qu'à nous de vouloir cette sainteté.

*La rédaction de ce texte s'appuie sur celui paru dans «Le patrimoine spirituel de l'Ordre souverain de Malte» de Monseigneur François Ducand-Bourget, Le Vatican 1958.*

## PRIÈRE AU BIENHEUREUX GERLAND

Dieu tout-puissant et miséricordieux, toi qui as appelé le chevalier Gerland à vivre ton message d'amour et d'humilité à travers son engagement auprès de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, en défendant le pauvre, le faible et le malade, luttant contre l'injustice et entourant d'attention tous les abandonnés de la vie, fais qu'à son exemple nous puissions vivre dans le monde, pour le transformer selon la règle de l'Ordre, notre engagement au quotidien, que nous puissions grâce aux exercices de jeûne et d'abstinence nous réserver à l'essentiel, et que nous puissions par ta Grâce nous rapprocher de la sainteté à laquelle tu nous appelles. Nous te le demandons par Jésus le Christ, notre Seigneur, qui vit et règne avec toi dans l'unité du Saint-Esprit, pour les siècles des siècles. Amen.



LUNDI 24 JUIN  
**SOLENNITÉ  
DE LA NATIVITÉ**  
**DE SAINT  
JEAN-BAPTISTE**

### ***Nativité de Jean-Baptiste***

*Le 24 juin, nous fêtons la naissance de saint Jean-Baptiste, le fils d'Élisabeth et de Zacharie, 9 mois exactement avant celle de Jésus. Avec cette fête, l'Église invite ses enfants à se mettre à l'école de celui a tressailli d'allégresse dans le sein de sa mère, qui a baptisé Jésus dans les eaux du Jourdain et qui l'a désigné comme l'Agneau de Dieu. Bref, à reconnaître le Seigneur, à témoigner de lui et à s'effacer humblement.*

### ***Jean, un nom de la nouvelle alliance***

Une méditation de saint Bède le Vénérable, docteur de l'Église : Tel est le sens de ce nom : grâce de Dieu, c'est-à-dire celui en qui est la grâce. Car ce nom annonce l'économie de l'Évangile...

« On voulait l'appeler Zacharie. Mais sa mère dit : Non, il s'appellera Jean » (Lc 1, 60).

Tel est le sens de ce nom : grâce de Dieu, c'est-à-dire celui en qui est la grâce. Car ce nom annonce l'économie de l'Évangile. Jean désigne le Seigneur Lui-même qui vient, Lui par qui la grâce est accordée au monde. Les gens tenaient, eux, à ce qu'on appelle cet enfant Zacharie, plutôt que Jean. Ils représentent bien ceux qui, face au Seigneur qui propose le don d'une économie nouvelle de grâce, désirent plutôt rappeler le sacerdoce de l'ancienne Loi.

Ils s'opposaient ainsi à ce que déclarait sa mère, de vive voix, et son père, par écrit : « Il s'appellera Jean »

(Lc 1, 60). Ces gens-là n'étaient pas encore entrés dans l'économie nouvelle ; ils prétendaient qu'il fallait encore observer tous les rites de l'ancien sacerdoce, alors qu'éclatait soudain l'Évangile du Seigneur. À ces gens-là, c'est la Loi elle-même qui leur dit de s'ouvrir à la grâce du Christ : « Le Seigneur va susciter du milieu de vous un prophète. Je mettrai mes paroles dans sa bouche. Il vous dira tout ce que moi, le Seigneur, je lui ordonnerai » (Dt 18, 18).

Non, désormais, on ne peut plus faire confiance aux observances de l'ancien sacerdoce, s'il n'annonce pas la grâce de l'Évangile.

Aussi, une fois reconnu et imposé le nom de Jean, Zacharie retrouve-t-il la parole. Il se met à bénir Dieu. C'est la grâce de l'Alliance Nouvelle que l'apôtre devait un jour



proclamer publiquement. Alors de nombreux prêtres d'Israël se soumettront à la foi. Et ils seront tous libérés, comme Zacharie aujourd'hui, de leur mutisme ; ils pourront confesser, louer et annoncer à tous, avec ferveur, le don de la Rédemption.

C'est dès le jour de la circoncision de Jean, qu'à l'annonce de l'événement, la crainte du Seigneur envahit le peuple. Quant à Zacharie, il devient le témoin de l'Esprit. Il se met à prophétiser ; il annonce notre Rédempteur et son œuvre de libération.

*Une méditation de saint Bède le Vénérable (moine du VIIe siècle, docteur de l'Église)*

## Que fête-t-on à la Saint-Jean ?

*Chaque année, le 24 juin, l'Église fête la nativité de saint Jean le Baptiste. Les textes des évangiles rapportent la place importante du Baptiste, mais quel rapport avec les feux de la Saint-Jean ?*

### À l'origine, une fête païenne

La fête de la Saint-Jean, célébrée tous les ans le 24 juin, est à l'origine une fête païenne. Elle était célébrée avant la naissance du Christ parmi les premiers peuples slaves pour bénir les moissons. Cette fête a ensuite été christianisée et est aujourd'hui fêtée à travers le monde à quelques jours du solstice d'été pour célébrer, grâce aux feux de la Saint-Jean, la lumière de l'été. Certains rituels y étaient associés. Les cendres des feux de la Saint-Jean préservaient les récoltes de la foudre et des orages. Et pour les amoureux, le fait de sauter par-dessus le feu garantissait que leur amour dure toute l'année.

### Une fête christianisée

« L'Église considère la naissance de Jean-Baptiste comme particulièrement sacrée : on ne trouve aucun des saints qui nous ont précédés dont nous célébrions solennellement la naissance. Nous ne célébrons que celle de Jean et celle du Christ. Ce ne peut être sans motif » (Saint Augustin)

Jean-Baptiste, fils d'Elisabeth et de Zacharie, est le précurseur du Messie. L'Évangile nous dit qu'avant sa

naissance, et alors que Marie, enceinte de Jésus, rend visite à Elisabeth, il tressaille d'allégresse dans le ventre de sa mère. Signe qu'il reconnaît le Christ. Il naît trois mois après l'annonce de l'ange Gabriel à Marie : « Voici qu'Élisabeth, ta parente, en est à son sixième mois ». Elisabeth est âgée, et Zacharie ne croit pas à cette fécondité soudaine : pour avoir douté de la parole de l'ange, il perd la parole et ne la retrouve qu'à la naissance de son fils. Il l'appelle Jean, ce qui signifie « Dieu fait grâce ».

Au temps de Jésus, Jean est un grand personnage religieux. Il prêche la venue des temps neufs de Dieu et demande à ses auditeurs de plonger dans l'eau vive pour manifester leur volonté de s'y préparer. Les évangélistes racontent que Jésus lui-même vint l'écouter et se faire baptiser. Jean, ayant provoqué la colère d'Hérode Antipas, gouverneur de Judée, aurait été exécuté.

À Jean, Jésus rendra ce témoignage : « Parmi les enfants des femmes, il n'en est pas un de plus grand que Jean-Baptiste. » Jean-Baptiste baptisera Jésus et guidera vers lui ses meilleurs disciples. Il s'effacera pour lui laisser la place. Le 29 août, l'Église fait mémoire de son martyr.



### « Dieu fait grâce »

La tradition liturgique propose de s'arrêter sur l'épisode de la naissance de Jean le Baptiste. Cet épisode, avec beaucoup de fabuleux ou de miraculeux, est centré sur le nom qui doit être donné au fils d'Élisabeth. Le choix suscite des polémiques dans la famille, mais rien n'y fait : ce n'est pas la tradition qui importe, mais la convergence du cheminement dans la foi d'Élisabeth et de Zacharie, la fidélité dans l'accueil de l'inattendu de Dieu - fidélité qui fait que Zacharie retrouve la voix pour bénir Dieu.

Jean signifie « Dieu fait grâce ». Comme si c'était le cri du cœur d'Élisabeth, comblée de la grâce de Dieu dans sa vieillesse, comme si Zacharie, en indiquant ce nom sur une tablette, disait le cheminement de foi qui s'était fait en lui, dans le silence, après le doute qu'il avait exprimé à l'annonce de cette naissance. Dieu fait grâce à Zacharie et à Élisabeth au-delà de leurs espérances. Une fois de plus, ce nom est indicateur d'une mission : Jean-Baptiste va inviter le peuple à découvrir que Dieu fait grâce.

Ce message ne sera accueilli que par ceux et celles qui acceptent de se convertir, de se déplacer, d'aller au désert écouter la Parole. Et nous, comment découvrons-nous que Dieu fait grâce à son peuple aujourd'hui encore ?

### PRIÈRE DE SAINT ANSELME DE CANTORBÉRY

Ô bienheureux Jean  
toi qui as baptisé le Fils de Dieu,  
tu étais rempli de l'Esprit saint  
avant même d'être enfanté.  
Et tu reconnaissais Dieu  
avant que le monde ne l'ait connu.  
Tu as reconnu la Mère de ton Dieu  
avant que ta mère l'ait saluée.  
Ami de Dieu, intercède pour nous.







## *Méditation pour la nativité de saint Jean-Baptiste*

*Le plus noble désir de Dieu est d'engendrer ; et il ne peut être satisfait avant d'avoir engendré son Fils en nous. Comment l'âme serait-elle satisfaite de son côté si le Fils de Dieu ne naît pas en elle...*

« Le temps d'Élisabeth fut accompli, et elle mit au monde un fils. Jean est son nom. Et les gens disaient : Que sera cet enfant ? Car la main de Dieu est sur lui. »

N'est-il pas écrit : « Le don le plus grand est que nous soyons enfants de Dieu, et qu'il engendre en nous son Fils? »

L'âme qui veut être l'enfant de Dieu ne doit rien engendrer d'autre en elle que le Fils de Dieu lui-même.

Le plus noble désir de Dieu est d'engendrer ; et il ne peut être satisfait avant d'avoir engendré son Fils en nous. Comment l'âme serait-elle satisfaite de son côté si le Fils de Dieu ne naît pas en elle ?

C'est alors que jaillit la grâce, répandue par Dieu.

Lors donc que le temps fut accompli, Jean, « don de Dieu », naquit.

Quand le temps est-il accompli ? Quand il n'y a plus de temps pour celui qui, dans le temps, a mis son cœur dans ce qui est éternel, c'est la plénitude du temps. (Christ est formé en lui).

Celui-là ne peut se réjouir en tout temps (comme le recommande saint Paul) qui se réjouit seulement dans le temps. Celui-là seul qui se réjouit au-dessus du temps, peut se réjouir en tout temps. Trois choses font obstacle à l'homme pour qu'il reconnaisse Dieu : la sujétion intérieure au temps, au corps et à la multiplicité des choses. Tant que le cœur est esclave de ces trois choses, Dieu ne peut engendrer son Fils en toi. C'est l'avidité du cœur qui fait qu'il veut saisir et posséder beaucoup de choses, mais il perd ainsi précisément ce qu'il cherche à posséder.

Tout le temps qu'il y a en toi, avec tout ce qui le remplit, fait donc que Dieu ne peut habiter ni engendrer son Fils en toi. Tout doit sans cesse sortir de toi pour que Dieu puisse entrer, (et y engendrer son Fils) Quand en effet nous dépassons le temps et tout ce qui le remplit, alors nous sommes libres, toujours joyeux : c'est alors pour nous la plénitude du temps, le Fils de Dieu naît en nous.

*Maître Eckhart, Sermon 11. (Lc 1,57s)*





# NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE PATRON DE L'ORDRE SOUVERAIN DE MALTE

## SOLENNITÉ

L'Église célèbre dans la joie la naissance de Jean-Baptiste, qui est venu pour rendre témoignage à la lumière au seuil des temps nouveaux. Jésus a souligné lui-même le rôle exceptionnel du Précurseur: « Parmi les enfants des femmes, nul ne s'est levé de plus grand que Jean-Baptiste. »

L'Ordre se souvient que le bienheureux Gérard, son fondateur, accueillait malades et pèlerins à l'hospice Saint-Jean-Baptiste à Jérusalem. Aussi a-t-il choisi le Précurseur du Seigneur comme saint patron.

## MESSE DE LA VEILLE AU SOIR

On dit cette messe le soir du 23 juin, soit avant, soit après les 1<sup>res</sup> vêpres de la nativité de saint Jean-Baptiste.

## ANTIENNE D'OUVERTURE (LC 1, 15. 14)

L'ange dit à Zacharie:

« Ton fils sera grand devant le Seigneur; il sera rempli de l'Esprit dès le sein de sa mère, et beaucoup se réjouiront de sa naissance. »

## GLORIA IN EXCELSIS.

### PRIÈRE

Accorde à ta famille, Dieu tout-puissant, d'avancer sur le chemin du salut, attentive aux appels de saint Jean le Précurseur: Pour rencontrer plus sûrement le Sauveur qu'il annonçait, Jésus-Christ, ton Fils, notre Seigneur.

## PREMIÈRE LECTURE LA VOCATION DU PROPHÈTE

LECTURE DU LIVRE DE JÉRÉMIE - JR 1, 4-10

**4** Le Seigneur m'adressa la parole et me dit :

**5** « Avant même de te former dans le sein de ta mère, je te connaissais ; avant que tu viennes au jour, je t'ai consacré ; je fais de toi un prophète pour les peuples. »

**6** Et je dis :

« Oh ! Seigneur mon Dieu ! Vois donc : je ne sais pas parler, je ne suis qu'un enfant ! »

**7** Le Seigneur reprit :

« Ne dis pas : "Je ne suis qu'un enfant !" Tu iras vers tous ceux à qui je t'enverrai,

tu diras tout ce que je t'ordonnerai.

**8** Ne les crains pas, car je suis avec toi pour te délivrer, déclare le Seigneur. »

**9** Puis le Seigneur étendit la main, il me toucha la bouche et me dit : « Ainsi, je mets dans ta bouche mes paroles !

**10** Sache que je te donne aujourd'hui autorité sur les peuples et les royaumes, pour arracher et abattre, pour démolir et détruire, pour bâtir et planter. »

## PSAUME RESPONSORIAL

Ps 70, 5-6ab, 7-8, 15ab.17, 19.6c

*R. Avant que mes yeux ne voient la lumière, déjà tu veillais sur moi.*

**5** Seigneur mon Dieu, tu es mon espérance, mon appui dès ma jeunesse.

**6** Toi, mon soutien dès avant ma naissance, tu m'as choisi dès le ventre de ma mère.

**7** Pour beaucoup, je fus comme un prodige ; tu as été mon secours et ma force.

**8** Je n'avais que ta louange à la bouche, tout le jour, ta splendeur.

**15** Ma bouche annonce tout le jour tes actes de justice et de salut.

**17** Mon Dieu, tu m'as instruit dès ma jeunesse,



jusqu'à présent, j'ai proclamé tes merveilles.

**19** Si haute est ta justice, mon Dieu,  
toi qui as fait de grandes choses :  
Dieu, qui donc est comme toi ?

**6** Tu seras ma louange toujours !

## DEUXIÈME LECTURE

### L'ATTENTE DES PROPHÈTES

LECTURE DE LA PREMIÈRE LETTRE DE SAINT  
PIERRE APÔTRE - 1 P 1, 8-12A

Frères,

**8** vous aimez Jésus-Christ sans l'avoir vu,  
vous croyez en lui sans le voir encore ;  
et vous tressaillez d'une joie inexprimable  
qui vous transfigure,

**9** car vous allez obtenir votre salut,  
qui est l'aboutissement de votre foi.

**10** Sur le salut,  
les prophètes ont réfléchi et médité,  
et ils ont annoncé la grâce que vous deviez recevoir.

**11** Ils cherchaient à savoir  
de quels temps et de quelles circonstances  
voulait parler l'Esprit du Christ présent en eux,  
quand il prédisait les souffrances du Messie  
et la gloire qui suivrait sa Passion.

**12** Dieu leur révéla  
que l'accomplissement de leurs prophéties  
n'était pas pour leur temps, mais pour le vôtre.  
Et maintenant, cet accomplissement  
vous a été proclamé  
par ceux qui vous ont apporté l'Évangile  
sous l'action de l'Esprit saint envoyé du ciel.

**Alléluia** (cf. Jn 1, 7 ; Lc 1, 17)

**Alléluia.** Jean sera plus qu'un prophète :  
il portera témoignage à la lumière,  
il préparera au Seigneur  
un peuple pour l'accueillir.

**Alléluia** (cf. Jn 1, 7 ; Lc 1, 17)

## ÉVANGILE

*Tu auras un fils, et son nom sera Jean*

ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC  
1, 5-17

**5** Il y avait, au temps d'Hérode le Grand, roi de Judée,  
un prêtre nommé Zacharie, du groupe d'Abia.  
Sa femme aussi était descendante d'Aaron ;  
elle s'appelait Élisabeth.

**6** Tous les deux vivaient comme des justes devant  
Dieu :

ils suivaient tous les commandements  
et les préceptes du Seigneur  
d'une manière irréprochable.

**7** Ils n'avaient pas d'enfant, car Élisabeth était stérile,  
et tous deux étaient âgés.

**8** Or, tandis que Zacharie,  
au jour fixé pour les prêtres de son groupe,

assurait le service du culte devant Dieu,

**9** il fut désigné par le sort, suivant l'usage liturgique,  
pour aller offrir l'encens  
dans le sanctuaire du Seigneur.

**10** Toute l'assemblée du peuple  
se tenait dehors en prière  
à l'heure de l'offrande de l'encens.

**11** L'ange du Seigneur lui apparut  
debout à droite de l'autel de l'encens.

**12** En le voyant, Zacharie fut bouleversé  
et saisi de crainte.

**13** L'ange lui dit :

« Sois sans crainte, Zacharie,  
car ta supplication a été entendue :  
ta femme Élisabeth te donnera un fils,  
et tu le nommeras Jean.

**14** Tu seras dans la joie et l'allégresse,  
beaucoup d'hommes se réjouiront de sa naissance,

**15** car il sera grand devant le Seigneur.  
Il ne boira pas de vin ni de boissons fermentées,  
et il sera rempli de l'Esprit saint dès avant sa naissance ;

**16** il fera revenir de nombreux fils d'Israël  
au Seigneur leur Dieu,

**17** il marchera devant le Seigneur,  
avec l'esprit et la puissance du prophète Élie,  
pour faire revenir le cœur des pères vers leurs enfants,  
convertir les rebelles à la sagesse des hommes droits,  
et préparer au Seigneur  
un peuple capable de l'accueillir. »

## PRIÈRE SUR LES OFFRANDES

Regarde avec bonté, Seigneur,  
les offrandes présentées par ton peuple  
en la fête de saint Jean-Baptiste:  
Accorde-nous d'accomplir par une vie dévouée  
à ton service ce que nous célébrons dans le sacrement,  
Par Jésus.

## ANTIENNE DE LA COMMUNION

Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël,  
il visite et rachète son peuple.

## PRIÈRE APRÈS LA COMMUNION

Que la puissante prière de saint Jean-Baptiste  
nous accompagne, Seigneur notre Dieu,  
nous qui avons communie à la table du ciel:  
Qu'il implore en notre faveur  
celui dont il annonça l'avènement  
et qu'il désigna comme l'Agneau vainqueur du péché,  
Jésus, le Christ, ton propre Fils.

## MESSE DU JOUR

**Antienne d'ouverture** Cf. Jn 1, 6-7; Lc 1, 17

Il y eut un homme, envoyé par Dieu  
Son nom était Jean.  
Il était venu comme témoin,

pour rendre témoignage à la lumière,  
et préparer au Seigneur  
un peuple capable de l'accueillir.

## GLORIA IN EXCELSIS.

### PRIÈRE

Tu as voulu, Seigneur, que saint Jean-Baptiste  
prépare ton peuple à la venue du Messie:  
Accorde à ton Église le don de la joie spirituelle,  
et guide l'esprit de tous les croyants  
dans la voie du salut et de la paix.  
Par Jésus-Christ.

## PREMIÈRE LECTURE JE VAIS FAIRE DE TOI LA LUMIÈRE DES NATIONS

LECTURE DU LIVRE D'ISAÏE - (IS 49, 1-6)

**1** Écoutez-moi, îles lointaines !  
Peuples éloignés, soyez attentifs !  
J'étais encore dans le sein maternel  
quand le Seigneur m'a appelé ;  
j'étais encore dans les entrailles de ma mère  
quand il a prononcé mon nom.  
**2** Il a fait de ma bouche une épée tranchante,  
il m'a protégé par l'ombre de sa main ;  
il a fait de moi sa flèche préférée,  
il m'a serré dans son carquois.  
**3** Il m'a dit :  
« Tu es mon serviteur, Israël,  
en toi je me glorifierai. »  
**4** Et moi, je disais : « Je me suis fatigué pour rien,  
c'est pour le néant,  
c'est en pure perte que j'ai usé mes forces. »  
Et pourtant, mon droit subsistait  
aux yeux du Seigneur,  
ma récompense auprès de mon Dieu.  
**5** Maintenant le Seigneur parle,  
lui qui m'a formé dès le sein de ma mère  
pour que je sois son serviteur,  
que je lui ramène Jacob  
et que je lui rassemble Israël.  
Oui, j'ai du prix aux yeux du Seigneur,  
c'est mon Dieu qui est ma force.  
**6** Il parle ainsi :  
« C'est trop peu que tu sois mon serviteur  
pour relever les tribus de Jacob  
et ramener les rescapés d'Israël :  
je vais faire de toi la lumière des nations,  
pour que mon salut  
parvienne jusqu'aux extrémités de la terre. »

## PSAUME RESPONSORIAL :

PS 138 (139), 1-3A, 13-14, 15

*R/ Je te rends grâce, ô mon Dieu,  
pour tant de merveilles.*

**1** Tu me scrutes, Seigneur, et tu sais !  
**2** Tu sais quand je m'assois, quand je me lève ;  
de très loin, tu pénètres mes pensées.

**3** tous mes chemins te sont familiers.  
**13** C'est toi qui as créé mes reins,  
qui m'as tissé dans le sein de ma mère.

**14** Je reconnais devant toi le prodige,  
l'être étonnant que je suis.

Étonnantes sont tes œuvres  
toute mon âme le sait.

**15** Mes os n'étaient pas cachés pour toi  
quand j'étais façonné dans le secret.

## DEUXIÈME LECTURE JEAN-BAPTISTE A PRÉPARÉ LA VENUE DE JÉSUS

LECTURE DU LIVRE DES ACTES DES APÔTRES  
(AC 13, 22-26)

**22** Dans la synagogue d'Antioche de Pisidie,  
Paul disait aux Juifs :

« Dieu a suscité David pour le faire roi,  
et il lui a rendu ce témoignage ;  
J'ai trouvé David, fils de Jessé,  
c'est un homme selon mon cœur ;  
il accomplira toutes mes volontés.

**23** Et, comme il l'avait promis,  
Dieu a fait sortir de sa descendance

**24** un sauveur pour Israël :

c'est Jésus,  
dont Jean-Baptiste a préparé la venue  
en proclamant avant lui un baptême de conversion  
pour tout le peuple d'Israël.

**25** Au moment d'achever sa route,  
Jean disait :

« Celui auquel vous pensez,  
ce n'est pas moi.  
Mais le voici qui vient après moi,  
et je ne suis pas digne  
de lui défaire ses sandales. »

**26** Fils de la race d'Abraham,  
et vous qui adorez notre Dieu,  
frères, c'est à nous tous que ce message  
de salut a été envoyé. »

**Alléluia** (cf. Lc 1, 76)

**Alléluia.** Réjouissons-nous de la naissance de Jean:  
il sera le prophète du Très-Haut,  
il marchera devant le Seigneur  
pour lui préparer le chemin.

**Alléluia.**

## ÉVANGILE

*La naissance de Jean-Baptiste*

ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC  
(LC 1, 57-66.80)

**57** Quand arriva le moment où Élisabeth devait  
enfanter,  
elle mit au monde un fils.

**58** Ses voisins et sa famille  
apprirent que le Seigneur lui avait prodigué  
sa miséricorde, et ils se réjouissaient avec elle.

**59** Le huitième jour, ils vinrent  
pour la circoncision de l'enfant.



Ils voulaient le nommer Zacharie comme son père.

**60** Mais sa mère déclara :

« Non, il s'appellera Jean. »

**61** On lui répondit :

« Personne dans ta famille ne porte ce nom-là ! »

**62** On demandait par signes au père comment il voulait l'appeler.

**63** Il se fit donner une tablette sur laquelle il écrivit :

« Son nom est Jean. »

Et tout le monde en fut étonné.

**64** À l'instant même, sa bouche s'ouvrit, sa langue se délia :

il parlait et il bénissait Dieu.

**65** La crainte saisit alors les gens du voisinage, et dans toute la montagne de Judée on racontait tous ces événements.

**66** Tous ceux qui les apprenaient en étaient frappés et disaient :

« Que sera donc cet enfant ? »

En effet, la main du Seigneur était avec lui.

**80** L'enfant grandit et son esprit se fortifiait.

Il alla vivre au désert

jusqu'au jour où il devait être manifesté à Israël.

## PRIÈRE SUR LES OFFRANDES

Nous déposons ces offrandes sur ton autel, Seigneur, pour célébrer

Comme il convient la nativité de saint Jean, car il prophétisa que le Sauveur

du monde viendrait,

et montra qu'il était déjà parmi nous,

Jésus-Christ, ton Fils, notre Seigneur.

## LA VOCATION DU PRÉCURSEUR

Le Seigneur soit avec vous.

Et avec votre esprit.

Élevons notre cœur.

Nous le tournons vers le Seigneur.

Rendons grâce au Seigneur notre Dieu.

Cela est juste et bon.

Vraiment, il est juste et bon de te rendre gloire, de t'offrir notre action de grâce,

toujours et en tout lieu,

à toi, Père très saint, Dieu éternel et tout-puissant :

Nous chantons les merveilles que tu as accomplies

pour le plus grand des enfants des hommes,

Jean-Baptiste, le Précurseur :

Avant même de naître,

il tressaillit d'allégresse à l'approche du Sauveur ;

en venant au monde il apportait une grande joie ;

il fut, de tous les prophètes, celui qui désigna le Messie,

l'Agneau de Dieu ;

Dans les eaux qui devaient en être sanctifiées

il baptisa l'auteur du baptême ;

enfin, il rendit au Christ le plus beau témoignage,

le témoignage du martyr.

C'est pourquoi, avec les puissances du ciel,

nous pouvons te bénir sur la terre

et t'adorer en chantant : Saint ! Saint ! Saint, le Seigneur, Dieu de l'univers !

## PRÉFACE: ÉLISABETH, MARIE ET JEAN-BAPTISTE.

Le Seigneur soit avec vous.

Et avec votre esprit.

Élevons notre cœur.

Nous le tournons vers le Seigneur.

Rendons grâce au Seigneur notre Dieu.

Cela est juste et bon.

Vraiment, il est juste et bon de te rendre gloire,

en ce jour où nous célébrons dans la joie la naissance du Précurseur et prophète Jean-Baptiste.

C'est lui qui annonçait la pénitence et prédisait le chemin du salut universel.

C'est de lui que le Sauveur a témoigné en disant :

Parmi les enfants des femmes, il n'en est pas de plus grand que Jean-Baptiste.

Ô bienheureuse Mère qui as engendré

un tel fils promis du ciel !

Il prophétisa que le Sauveur du monde viendrait.

Nous reconnaissons en lui,

celui qui montra le Messie déjà parmi nous.

Combien il est digne de voir ensemble

les vertus de deux mères, vierge et stérile !

Admirable témoignage dans lequel

toutes les deux ensemble sont honorées par le ciel.

L'une donne naissance à celui qui a annoncé le Christ ;

L'autre nous donne le Juge, le Sauveur.

Élisabeth, stérile, a donné naissance au Précurseur.

La bienheureuse Vierge Marie a enfanté le glorieux Rédempteur.

C'est lui que célèbrent les anges

et que les archanges, les chérubins et les séraphins

ne cessent d'acclamer en chantant d'une seule voix :

Saint ! Saint ! Saint, le Seigneur, Dieu de l'univers...

## PRIÈRES EUCHARISTIQUES

**PE I** Dans la communion de toute l'Église,

nous célébrons le jour de la naissance

de saint Jean, le Précurseur, qui a préparé

le chemin au Sauveur des hommes ;

et nous voulons nommer en premier lieu

la bienheureuse Marie toujours Vierge,

Mère de notre Dieu et Seigneur,

Jésus-Christ.

**PE II** Toi qui es vraiment saint,

toi qui es la source de toute sainteté,

nous voici rassemblés devant toi,

et, dans la communion de toute l'Église,

nous célébrons le jour de la naissance

de saint Jean le Précurseur,

qui a préparé le chemin

au Sauveur des hommes, le Christ Jésus,

lui qui est venu après Jean,

mais qui existait avant lui ;

et maintenant, nous te prions,

Seigneur.

**PE III** C'est pourquoi nous voici rassemblés  
devant toi et, dans la communion  
de toute l'Église, nous célébrons  
le jour de la naissance  
de saint Jean le Précurseur  
qui a préparé le chemin  
au Sauveur des hommes, le Christ Jésus,  
lui qui est venu après Jean,  
mais qui existait avant lui ;  
Dieu tout-puissant, nous te supplions  
de consacrer toi-même  
les offrandes que nous apportons.

**Antienne de la communion** *Lc 1, 78*  
Par l'amour du cœur de notre Dieu,  
le Christ, Soleil levant, est venu nous visiter.

**Prière après la communion**  
Seigneur, tu as refait nos forces  
à la table où l'Agneau se donne en nourriture,  
et nous te prions pour ton Église:  
Elle célèbre dans la joie la naissance de Jean-Baptiste;  
qu'elle sache reconnaître en Jésus  
l'auteur de sa propre naissance.

**Benédiction solennelle**  
À la fin de la messe, le célébrant fait la salutation habituelle:  
Le Seigneur soit avec vous.  
Et avec votre esprit.

**Le diacre ou un concélébrant ajoute:**  
« Préparez-vous à recevoir la bénédiction du Seigneur ».

**Le célébrant dit alors:**  
Dieu, source de toute bénédiction,  
a placé l'Ordre militaire de Jérusalem  
sous le patronage de saint Jean-Baptiste;  
en la célébration de sa naissance,  
que le Seigneur vous remplisse de joie et de paix.

**Amen.**  
Le Christ, par sa venue,  
a fait exulter Jean dès le sein de sa mère;  
qu'il vous comble de sa grâce et qu'il vous sanctifie.

**Amen.**  
L'Esprit saint a rempli le Précurseur du Seigneur  
dès le sein de sa mère;  
que cet Esprit vous accorde l'intégrité de la foi,  
la patience dans l'espérance, l'abondance de la charité.

**Amen.**  
Et que la bénédiction du Dieu tout-puissant  
Père, Fils, et Esprit saint  
descende sur vous et demeure à jamais.

**Amen.**  
Le diacre ou le célébrant:  
Allez dans la paix du Christ.  
Nous rendons grâce à Dieu.



# II - Silences *lumineux*



## MICHEL COOL *CONVERSION AU SILENCE*

*Itinéraire spirituel d'un journaliste*

*Un journaliste catholique, élevé dans un milieu modeste du Nord, avoue ce qui lui est arrivé dans l'ordre de la foi et de la rencontre illuminative de la présence divine. Ce qui le fait avancer, en toutes ses activités, c'est le rayonnement secret du silence divin dans sa vie. Depuis son expérience spirituelle de Scourmont en Belgique, l'évidence de la présence de Dieu dans sa vie le poursuit avec bonheur et lui donne un recul serein sur tout ce qui lui arrive et qui est tout sauf banal. On n'est plus ici dans la question du sens, mais dans celle de la présence bienveillante et constante de Dieu à l'homme. Un livre pour les actifs, les survoltés, les déboussolés spirituels, qui se fuient ou fuient Celui qui ne cesse de les accompagner et veut les rencontrer en leur intimité.*

*Michel Cool, né en 1956, est journaliste de presse écrite, radio et télévisée. Il est actuellement rédacteur en chef de l'hebdomadaire « La Vie » et chroniqueur littéraire du « Jour du Seigneur » sur France 2. Il a collaboré pendant plusieurs années à France Culture. Il est l'auteur d'une dizaine de livres, dont « Pour un capitalisme au service de l'homme » (Albin Michel, 2009) et « Messagers du silence » (Albin Michel, 2008).*





En 2001, la journaliste et écrivaine Laure Adler m'a sollicité pour produire des émissions de culture religieuse sur l'antenne de France Culture qu'elle dirigeait alors. Pendant trois ans, le dimanche matin, j'ai présenté, avec un confrère de l'hebdomadaire protestant *Réforme*, une émission dominicale intitulée « *Le club de la presse des religions* ». Son originalité était de faire interroger des personnalités en vue de l'actualité par des journalistes chrétiens, juifs et musulmans. Lors de la campagne présidentielle de 2002, les candidats ou leurs porte-parole ne boudèrent pas ce micro qui les questionnait pourtant de façon inhabituelle sur le sens de leur engagement politique et sur la place qu'y tenait la spiritualité. En 2005, le nouveau directeur de la station, David Kessler, me proposa de diversifier ma collaboration dans la grille des programmes. C'est ainsi que je pus réaliser de grands entretiens avec le théologien polémiste Hans Küng, chez lui à Tübingen en Allemagne, avec l'excellent historien du christianisme Jean Delumeau, ou encore avec l'archevêque de Paris, le cardinal André Vingt-Trois. Je pus m'exercer aussi à raconter en vingt épisodes une histoire du christianisme et une autre de la papauté, qui connurent un certain succès à en juger par les appréciations des auditeurs envoyées par courrier électronique à France Culture.

Cette expérience radiophonique me procura beaucoup de bonheur. D'abord, elle me permit de réaliser un rêve de jeunesse. Je m'amusais alors à composer les émissions et les programmes d'une radio imaginaire qui avait l'apparence d'un vieil électrophone hérité de mes parents, et sur lequel je plaçais mes disques en vinyle. Ensuite, grâce à ma fréquentation des studios de la Maison de Radio France, j'ai pris goût à travailler la mise en ondes de ma voix. Non pas par narcissisme, mais par conviction que la voix est un organe de communication précieux, sensible, tout simplement humain, qui peut créer des relations, des liens très profonds avec les auditeurs. Il ne faudrait pas que dans notre société du tout image, la « voix nue » des hommes diminue et s'éteigne comme la flamme finissante d'une bougie. La voix aussi peut aider à voir. Et comment! Le ténor italien Andrea Bocelli devenu aveugle à l'âge de douze ans nous en livre un témoignage extraordinaire. « Ce dont j'ai le plus envie et que j'espère réaliser, déclarait-il dans une interview, c'est de communiquer avec le public, le toucher de la même manière que j'ai été touché pendant mon enfance par mes chanteurs préférés, qui m'ont fait pleurer et m'ont fait rêver. » Le vibrato de Bocelli est l'un de ceux qui me touchent le plus. Probablement parce que je le sens

habité par un regard intérieur, un feu intense, une intériorité radieuse. En 2006, le chanteur a inspiré la construction à Lajatico, son village natal en Toscane près de Florence, d'un Théâtre du Silence. Il y chante chaque année une nuit seulement, en juillet. Le reste du temps, le théâtre demeure en silence. L'amour du silence de ce chanteur privé de la vue est une parabole vivante pour notre monde saturé de sons et d'images jusqu'à l'insignifiance : elle lui rappelle le devoir sacré et vital de protéger ce lac calme au fond de soi, l'intériorité. La capacité prodigieuse de son chant à aider les voyants à voir autre chose et autrement, c'est-à-dire à s'émerveiller, m'éclaire également sur le sens à donner à cette phrase si mystérieuse du Christ : « C'est pour un jugement que moi je suis venu en ce monde : pour que ceux qui ne voient pas voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles » (Jn 9, 39). Cette sentence renvoie certes à la portée inouïe des gestes de Jésus rendant miraculeusement la vue à des aveugles comme le rapportent les Évangiles. Elle n'est pourtant pas à lire comme la déclaration d'un guérisseur ou d'un thaumaturge époustouflant. Je la comprends plutôt comme la définition de la clairvoyance spirituelle donnée par un expert inégalable en la matière, en l'occurrence par le Fils de Dieu Lui-même fait homme. En effet, Jésus ne se limite pas à redonner une vision claire aux aveugles. Il les arrache aux ténèbres du péché et de la violence et les introduit dans la lumière de la foi et de la paix. Jésus invite ainsi celui qui lui fait confiance à voir toute chose à la lumière de Dieu. La clairvoyance spirituelle consiste ainsi à voir toute chose, autour de soi et en soi, en plaçant son regard sous le regard de Dieu. Comme un tournesol, le chrétien gravite autour du regard de son Dieu. Ce regard de la foi n'est pas le privilège des saints dont les statues ornent les églises. C'est un chemin de sainteté accessible à quiconque se souvient de sa filiation divine. Dans son infinie tendresse, notre Père adoptif a d'ailleurs inventé un petit stratagème pour pallier nos omissions et nos égarements. En nous créant à son image, il a déposé dans chacune de nos pupilles une pincée de son ineffable regard : « Le Seigneur a mis son œil dans leur cœur pour leur montrer la grandeur de ses œuvres, afin qu'ils louent son Nom de Sainteté et qu'ils racontent les grandeurs de ses œuvres », rappelle la Bible dans le livre de Siracide, dit aussi de l'Écclesiastique (Sir 17, 8). Le timbre magique d'Andrea Bocelli est un indice pour moi que brille une lumière indicible derrière la clôture de ses paupières. Ainsi, voir sous la lumière de Dieu donne à voir des choses que d'autres peut-être ne voient pas. Moi qui ai des yeux pour voir les réalités visibles, j'ai fait cette



humble et bouleversante expérience à certains jours de na vie : regarder les êtres et le monde à la lueur de la procure un sentiment d'émerveillement saisissant lui me fait croire aux miracles tels que les racontent les Évangiles.

Durant ma période de collaboration à France Culture, j'ai ainsi eu la joie de vivre une expérience spirituelle tout à fait inattendue. Lors de la première visite pastorale de Benoît XVI en France, en septembre 2008, j'ai produit pour la chaîne un documentaire sonore de deux heures sur les coulisses du sanctuaire marial de Lourdes. Le pape s'y rendait en pèlerinage à l'occasion du 150e anniversaire des apparitions de la Vierge Marie à Bernadette Soubirous. Il transite environ chaque année dans ce haut-lieu des Pyrénées six millions de pèlerins venant de tous les continents. Il m'avait semblé intéressant de raconter le fonctionnement de l'une des « entreprises » de pèlerinage les plus importantes de la planète et de décrire la vie ordinaire des quelque quatre cents salariés qui œuvrent journellement dans le sanctuaire au bon accueil de ces foules immenses. Pour réaliser ce reportage, je fis équipe pendant cinq jours avec Pascal, un preneur de son de Radio France et Vanessa, une jeune réalisatrice de l'équipe permanente de France Culture. J'ignorais tout de leur sensibilité religieuse, plus encore leur sentiment sur Lourdes, où tous deux cependant avaient déjà eu l'occasion de séjourner par le passé. Les cinq jours d'enregistrement se déroulèrent dans une excellente ambiance professionnelle et humaine. Le beau temps était de la partie et nos différents interlocuteurs, de l'évêque à la fleuriste, en passant par l'électricien et l'économiste, sans oublier les « feutiers » qui s'occupent jour et nuit des cierges qui brûlent près de la grotte miraculeuse, tous réservèrent un bon œil à notre présence et à nos demandes. Au fur et à mesure que les coulisses de Lourdes nous délivraient leurs secrets, je sentais une certaine émotion grandir chez mes deux compagnons. Deux fois elle se manifesta sans crier gare, mais avec une sincérité dont je demeure encore aujourd'hui bouleversé. La première : nous visitâmes les piscines où les pèlerins viennent se baigner entièrement en invoquant le nom et la protection de Marie. J'intervis la responsable bénévole de ceservice quand elle nous introduisit dans une pièce où se trouvait une baignoire plus petite que les autres. Elle était réservée aux enfants et aux nourrissons. «Tenez, nous dit-elle, pas plus tard que ce matin, une maman qui n'arrivait pas à enfanter est venue ici avec son nouveau-né, un beau bébé!» Je vis alors le preneur de son faire trembler sa perche et Vanessa éclater en sanglots. Nous interrompîmes la séance, puis après un bref temps de silence, nous reprîmes le cours du reportage. La seconde fois, c'est avec Mgr



Jacques Perrier, l'évêque de Tarbes et Lourdes, que l'émotion nous submergea. Évoquant l'ultime voyage de Jean-Paul II dans la cité mariale, le 15 août 2004, l'évêque de Tarbes et Lourdes nous raconta comment il était parvenu à ménager dans l'emploi du temps du pape quelques petites minutes lui permettant de se retrouver seul dans la grotte. « Je n'oublierai jamais le silence imposé aux foules qui le regardaient sur des écrans géants, par l'image de ce vieil homme, handicapé et à bout de forces, plus vulnérable que jamais, en train de prier... » L'évêque s'arrêta soudain de parler, gagné par une vive émotion. Pascal me fit alors signe qu'il arrêta l'enregistrement. Cette marque de profond respect honore notre métier de journaliste qui, malheureusement quand il est sous l'emprise du sensationnel et du voyeurisme, ne manifeste pas toujours les mêmes qualités de pudeur et de discrétion face à la tristesse ou à la souffrance humaines. Le dernier jour du reportage, avant de reprendre l'avion à Pau pour Paris, j'avais prévu d'inviter Vanessa et Pascal à une bonne table près du Gave : « Ne te contrarie pas, me répondirent-ils, mais nous préférerions faire notre petit pèlerinage personnel avant de partir! » Voyant mon étonnement, ils m'expliquèrent que l'humanité blessée mais confiante qu'ils avaient rencontrée, cette semaine à Lourdes, avait redonné de la chair et du sens à la notion d'espérance qu'ils avaient peut-être galvaudée. Je les vis alors se diriger tous deux vers la longue file de pèlerins qui attendaient d'entrer dans la grotte pour faire leurs dévotions. Et les regardant, je ne pus m'empêcher de rendre grâce en silence pour la leçon d'humanité et d'intelligence de la vie que je venais de recevoir grâce à eux, en ce lieu si souvent réputé triste et laid et où peuvent abonder la joie et la beauté.

« Bien souvent la question de Dieu vient à nous aux heures difficiles de l'existence. Quand elle peine, tremble pour ceux qu'elle aime, se sent perdue, ne sait plus comment continuer tant la rudesse, la douleur, le non-sens la rongent. Et l'Évangile partage nombre de ces moments. Mais que faisons-nous des jours heureux? » interroge avec justesse la théologienne Véronique Margron. Dans un célèbre passage de l'évangile de Jean, nous voyons Jésus opérer le premier miracle de sa vie publique à l'occasion d'une fête, un mariage où il a été invité dans le village de Cana (Jr. 2, 1-12). Le vin venant subitement à manquer, sa mère qui est là avec lui l'invite à faire quelque chose, pour que la fête ne soit pas gâchée et que la joie des convives ne soit pas ternie. Jésus change alors de l'eau en du vin pour que la fête continue et soit même accompagnée par un nectar encore supérieur au précédent. Le fils de Dieu choisit de manifester sa présence et sa puissance dans un moment heureux. Ce Dieu s'est ainsi fait homme

pour que les hommes connaissent la joie dès ici sur la terre, car elle préfigure, comme un avant-goût, la félicité pleine et entière qui les attend dans leur éternité auprès de son Père. Méditant le miracle de Cana, le deuxième mystère lumineux de la prière du Rosaire, Véronique Margron souligne que le bonheur peut être un signe de Dieu dans nos vies : « Notre Dieu ne veut pas être reconnu seulement dans le malheur mais tout autant, dans la joie et la douceur de vivre... Cana, qui va rendre croyants les premiers disciples de Jésus, est ce signe que l'homme peut s'interroger sur sa destinée et questionner l'absence ou la présence de Dieu non seulement aux jours de douleur mais aussi dans la lumière non aveuglante du bonheur, du goût de vivre. » Durant ce reportage lumineux à Lourdes, il me semble que Vanessa, Pascal et moi avons bu, sans le savoir, dans une même coupe, un même vin. Le vin nouveau offert par tous ces visages de pèlerins abîmés par la maladie ou la vieillesse mais tellement rayonnants de la santé et de la jeunesse qui faisaient frémir leur cœur. Le vin de l'amitié nouée dans le travail d'équipe, le respect mutuel et l'enthousiasme commun de la découverte et du partage. Le vin du mystère de la vie, si difficile à boire d'habitude dans une société de l'information qui, sans cesse, nous pousse à tout savoir, tout montrer, tout dire : à Lourdes, le mystère de la vie et de la foi nous invite à méditer simplement sur le regard et le silence des passants anonymes et fragiles qui marchent le long du Gave. Qui sont-ils ? Que cherchent-ils ? Que pensent-ils ? J'ai la faiblesse de croire que Lourdes est le grand reposoir, au sens de celui qui abritait jadis le Saint-Sacrement sur la route fleurie des processions de la Fête Dieu, de toutes nos faiblesses, de toutes nos pauvretés, mais aussi, de toutes nos beautés et de toutes nos joies trop souvent inexplorées et inexprimées. « Puissions-nous être suscités dans la foi par la fête de l'amitié, de la foi partagée, du rire de l'enfant, des yeux des amoureux, de la beauté des choses, rappelle encore Véronique Margron. Nous buvons aujourd'hui encore le vin de Cana, chaque fois que nos cœurs se réjouissent avec et pour d'autres. Chaque fois qu'ils s'ouvrent largement. » Il y a de la joie profonde à puiser dans les moments de bonheur passagers où la pensée de Dieu ne nous semble pas nécessaire et indispensable. C'est qu'alors justement, à la façon discrète et silencieuse de Jésus aux noces de Cana, il peut se révéler à nous pour ce qu'il est vraiment : un Dieu au cœur tellement plus vaste que celui que nous avons ou pourrions imaginer, car il est le Dieu de la joie sans égal, sans prix et sans limites.

**à suivre...**

*Tiré de « Conversion au silence, Itinéraire spirituel d'un journaliste »*

# VEILLEUR OÙ EN EST LA NUIT ? - VI

*Propos recueillis par Adrien Candiard*

*Les chrétiens sont-ils le dernier espoir d'un monde qui a perdu toute espérance ?*

*Oui, espérer est leur profession de foi depuis deux mille ans.*

*Non, eux-mêmes sont désespérés en ce début de troisième millénaire.*

*Et si espérer, c'était d'abord renoncer à tous les faux espoirs?*

*Refuser d'idéaliser le passé?*

*Refuser de sublimer l'avenir? Dire non au fantasme de la restauration glorieuse et non à l'illusion de l'exaltation apocalyptique?*

*L'espérance des chrétiens n'a qu'une chose à offrir : la vie éternelle.*

*Une vie qui ne commence pas après la mort.*

*Une vie qui débute maintenant.*

*Une autre manière de vivre, de vivre sa mort, de mourir sa vie.*

*Jamais, sans doute, renaître n'a été aussi simple, clair, aisé qu'avec les extraits de ce livre, « Veilleur où en est la nuit ? ».*

*Jamais, sans doute, renaître n'a été aussi simple, clair, aisé qu'avec les extraits de ce livre, « Veilleur où en est la nuit ? ».*

*Jamais, sans doute, renaître n'a été aussi simple, clair, aisé qu'avec les extraits de ce livre, « Veilleur où en est la nuit ? ».*

*Né en 1982, le frère Adrien Candiard est dominicain et vit au couvent du Caire (Égypte).*

*Il est notamment l'auteur du spectacle « Pierre et Mohammed »*

*et de « En finir avec la tolérance ? » (2014).*





Il y a plusieurs années déjà, à l'occasion du même pèlerinage, j'accompagnais les groupes de collégiens, venus de toute la France pour vivre un temps fort de célébration et de service. Ces jeunes étaient pour la plupart très heureux de venir, parce que l'ambiance était bonne et qu'une occasion de voyager loin des parents et du collègue est évidemment toujours bonne à prendre; mais une chose leur faisait peur dans l'emploi du temps : le temps de service aux malades. C'était un peu angoissant pour eux : sauraient-ils s'y prendre ? Comment parler à un malade ? Et sans surprise, à la fin du pèlerinage, le bilan était toujours le même : le meilleur temps, à l'évidence, c'était le temps avec les malades. Ils étaient tous radieux au dernier jour en y repensant; tous sauf, une année, un garçon qui pleurait dans son coin, à la veillée de bilan. La veillée terminée, je vins le voir et il m'explique: «M'sieur, j'ai raté ma vie.» Dans la bouche d'un jeune de treize quatorze ans, cela prête à sourire. Mais il ajoute : « J'ai toujours agi pour ma gueule, pour moi, et en venant ici, en rencontrant les malades, j'ai découvert que c'est le service des autres qui rend heureux. » J'avais quitté mon petit sourire un brin supérieur, car j'étais ému. Il n'avait pas raté sa vie. Il était au contraire sur le point de la réussir.

Espérer, ce n'est pas se mentir ou se voiler la face, mais croire que l'amour est plus solide que le reste, parce que, contrairement à nos ambitions, nos richesses, nos conflits, tout ce qui nous distrait trop souvent de l'essentiel, l'amour a les promesses d'éternité. Il ne passera jamais, saint Paul nous le dit. Quand le monde qui nous entoure nous fait peur, l'espérance chrétienne ne nous dit pas de rester là à pleurnicher parce que tout va mal, ni de sourire bêtement parce que tout irait bien; elle ne nous invite pas à attendre que Dieu détruise ce monde-là pour en construire un autre; elle nous pose une question très simple : comment faire de tout cela une occasion d'aimer davantage ? C'est la question que nous devrions nous poser devant toutes les nouvelles, les bonnes comme les mauvaises, celles du journal télévisé comme celles du téléphone personnel. Comment puis-je en faire une occasion d'aimer?

Transformer les événements en occasion d'aimer, c'est reproduire au quotidien le miracle de Cana. C'est changer l'eau de la vie ordinaire en vin de vie éternelle. Il vaut la peine de s'exercer sur des petites choses. Un embouteillage, en soi, ça n'a pas de goût. C'est nous qui choisissons, presque par réflexe, d'en faire un sujet d'agacement, voire d'énervement. Mais c'est vrai pour tout le reste: les enfants qui crient au lieu de jouer sagement, le petit frère qui s'embête et qui alors décide de venir m'embêter à mon tour, le bus qui prend son temps alors qu'il fait si froid à l'arrêt, l'ami qui annule à la dernière minute ce dîner que j'attendais avec impatience, tout cela aura le

goût que nous lui donnerons: toutes ces situations nous donnent des gens à aimer davantage; toutes nous procurent des occasions d'aimer, et donc d'être heureux. Il suffit de chercher un instant, et c'est un exercice auquel on devient meilleur si on en prend un peu l'habitude. Cette habitude vaut la peine d'être prise, car si nous nous exerçons sur ces petits événements, alors nous saurons peu à peu produire la même transformation pour les événements plus importants, et plus difficiles. Un chagrin d'amour ou le décès d'un être cher peuvent être aussi des occasions d'aimer. Cela ne veut pas dire que ces épreuves peuvent être vécues joyeusement — inutile de se mentir ! Mais choisir d'en faire un lieu où aimer davantage, c'est en faire quelque chose, c'est leur donner du sens. Ce n'est pas d'ailleurs, je crois, un exercice gratuit. C'est un exercice vital: car le vrai choix n'est souvent pas entre le vin et l'eau, mais entre le vin et le vinaigre. C'est un choix de vie fondamental. Se laisser agacer par ce qui nous arrive, c'est accepter de se laisser gagner par cet agacement, et prendre le risque de le laisser contaminer peu à peu même ce qui devrait nous rendre joyeux. Alors que choisir de transformer l'eau en vin, c'est devenir porteur de joie et de salut, pour nous-mêmes et pour les autres.

L'espérance nous dit que nous pouvons par là changer le mal absolu en bien inestimable. Qu'y a-t-il de pire que la croix sur laquelle on a torturé le plus innocent des hommes, le Fils de Dieu ? De ce point de vue, il faut reconnaître ce qu'a de révoltant cette affirmation que nous répétons trop machinalement, au point de ne plus y faire attention: « Nous sommes sauvés par la croix. » La croix ne sauve personne. Elle tue, elle fait souffrir: c'est un instrument de supplice, certainement pas de salut. Mais quand nous disons qu'elle sauve, c'est évidemment par un raccourci de langage dont nous sommes coutumiers, comme quand nous disons que nous prenons le volant pour désigner par là la voiture tout entière. Ce n'est pas la croix qui sauve qui que ce soit, mais la manière dont Jésus a vécu le supplice de la croix. La croix ne sauve personne, mais parce qu'il a fait de la croix le lieu du plus grand amour, parce que sans ressasser son statut de victime ni nier le mal qu'on lui faisait, il a choisi le pardon universel et il y a donné cette vie qu'on voulait lui prendre, la croix est devenue sans le vouloir l'instrument du salut. Si nous sommes chrétiens, si nous sommes le corps du Christ, alors il est normal que nous soyons nous aussi fixés à la croix. Nous le savons depuis le début. Mais il nous reste à accepter d'en faire un instrument du salut du monde.

Revoilà le sacrifice. Décidément, les chrétiens ne savent pas s'en passer. On s'en méfie pourtant, et sans doute à juste titre car, comme le renoncement, on peut en faire des contresens tragiques. Il faut en revenir à la définition

de saint Augustin, pour qui est «sacrifice» toute action que nous accomplissons pour nous unir à Dieu. Or s'unir à Dieu, c'est faire comme lui : se donner. Se donner ne signifie pas se perdre; donner quelque chose à Dieu, ce n'est pas le détruire, encore moins le gâcher. C'est au contraire lui donner son sens, sa juste place au regard de la vie éternelle. Seul ce qui est donné est vivant ou, pour le dire avec la formule efficace du père Ceyrac : « Tout ce qui n'est pas donné est perdu. » Cette réalité n'est douloureuse que tant que nous cherchons à refermer nos mains sur l'eau qui coule pour la retenir, pour la garder pour nous; quand on a compris que la source coule sans compter et pour tous, cette angoisse qui nous pousse à tout ramener à nous peut enfin s'apaiser. Il devient alors possible de donner. Un linceul, on le sait, n'a pas de poches; nous n'emporterons au paradis que ce que nous avons su donner, c'est-à-dire ce que nous avons transformé en amour — décidément la seule monnaie en usage quand il est question d'éternité.

Récemment, en partageant un café dans l'environnement hostile d'un centre commercial, un chrétien de vingt ans me disait, sans s'en réjouir ni s'en lamenter, mais comme un constat de caractère qui pouvait relativiser mes prédications enthousiastes, qu'il n'avait pas vraiment besoin des autres. Il n'était pas isolé, ni timide, mais simplement d'un naturel indépendant; capable de sociabilité, bien sûr, mais dubitatif devant ces manières de faire de la relation aux autres l'alpha et l'oméga de la vie chrétienne, et même de la vie tout court. Je lui ai donc demandé de repenser, en s'extrayant de la musique agressive et des néons qui nous entouraient, aux quelques moments les plus heureux de sa vie. Était-il seul dans ces moments-là? Il a souri, aux souvenirs eux-mêmes sans doute, mais aussi comme on sourit, beau joueur, après avoir été pris la main dans le sac. Est-ce que ce constat, qu'on peut sans doute reproduire assez largement ne veut pas dire quelque chose ? Mais il ne s'agit pas seulement de vivre avec les autres, comme nous le faisons tous par la force des choses. Si ceux qui m'entourent ne sont que les spectateurs de ma vie, ou qu'ils restent cantonnés à des rôles de comparses me donnant la réplique, je ne suis pas seulement seul : cet isolement qu'aucun amour véritable ne vient briser, c'est ce qu'on appelle l'enfer. La vie éternelle, au contraire, c'est ne plus vivre pour soi-même. C'est avoir donné sa vie. Cela ne signifie pas mourir, mais au contraire être disponible — pour un service, pour une rencontre, pour un sourire. Donner sa vie, ce n'est pas la perdre, mais la vivre pleinement; c'est la gagner.

### *à suivre...*

*Adrien Candiard*

*Extrait du « Veilleur où en est la nuit ? »*





# CHRIST, LE JOUR DEVINT NOIR QUAND ON VOUS EN ÔTA



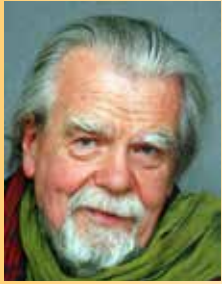
*Jacopo da Pontormo (1494-1557), La Déposition, 1526-1528, Florence, Santa Felicita*

*Ce chef-d'œuvre est dans la chapelle de Santa Felicita, juste au bout du Ponte Vecchio à Florence, ignorée des flots de touristes, plutôt attirés par les bijouteries.*

*Il représente les adieux de Marie au corps de son fils qu'on emmène.*

*Elle est renversée en arrière, soutenue par les femmes et saint Jean. Les couleurs pastel de Pontormo sont extraordinaires de luminosité et donnent une tonalité joyeuse et vivante à une scène de mort.*





*« La Marie qui me touche est humble et simple. Pas la reine des cieux, couronnée d'étoiles, mais*

*plutôt cette très jeune fille pauvre à qui l'ange du Seigneur vient demander d'être la mère du fils de Dieu. Face à cette incroyable proposition, elle accepte son destin.*

*Dieu a choisi Marie, la pure, la seule qui était digne de porter son fils. Aujourd'hui, beaucoup de personnes la prient, comme si elle était divine. Moi, je retiens avant tout sa douceur à laquelle personne ne résiste, même pas son fils. Je crois que son rôle n'est pas de nous exaucer, de régler nos problèmes, non, son rôle est de nous amener au Christ.*

*Dans ce livre, j'ai voulu exprimer mon attachement à la Vierge Marie en réunissant les cinquante plus belles représentations de la mère du Christ, signées de Piero della Francesca, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Titien, Bellini, Rubens, Le Greco, Chagall... J'ai sélectionné des textes du Nouveau Testament, des saints Augustin, Ephrem, François de Sales, Louis Grignion de Monfort, Thérèse de l'Enfant-Jésus... Mais aussi de grands écrivains : Dante, Pétrarque, Bossuet, Hugo, Verlaine, James, Bloy, Péguy, Rilke, Bernanos, Claudel, Sartre...*

*J'ai tant reçu de notre Mère que j'ai souhaité offrir à mes amis lecteurs ce livre de foi, cet élan d'amour du beau, ce témoignage de confiance en Marie et en sa douceur.*

*Michael Lonsdale*

... Elle était là debout, la Mère douloureuse.  
L'obscurité farouche, aveugle, sourde, affreuse,  
Pleurait de toutes parts autour du Golgotha.  
Christ, le jour devint noir quand on vous en ôta,  
Et votre dernier souffle emporta la lumière;  
Elle était là debout, près du gibet, la mère!  
Et je me dis: Voilà la douleur! et je vins.

Qu'avez-vous donc, lui dis-je, entre vos doigts divins?

Alors, aux pieds du Fils saignant du coup de lance,  
Elle leva sa droite et l'ouvrit en silence,  
Et je vis dans sa main l'étoile du matin.

Quoi! Ce deuil-là, Seigneur, n'est pas même certain!

Et la mère qui râle au pied de la croix sombre,  
Est consolée, ayant les soleils dans son ombre.  
Et tandis que ses yeux hagards pleurent du sang,  
Elle sent une joie immense en se disant: Mon fils est Dieu!

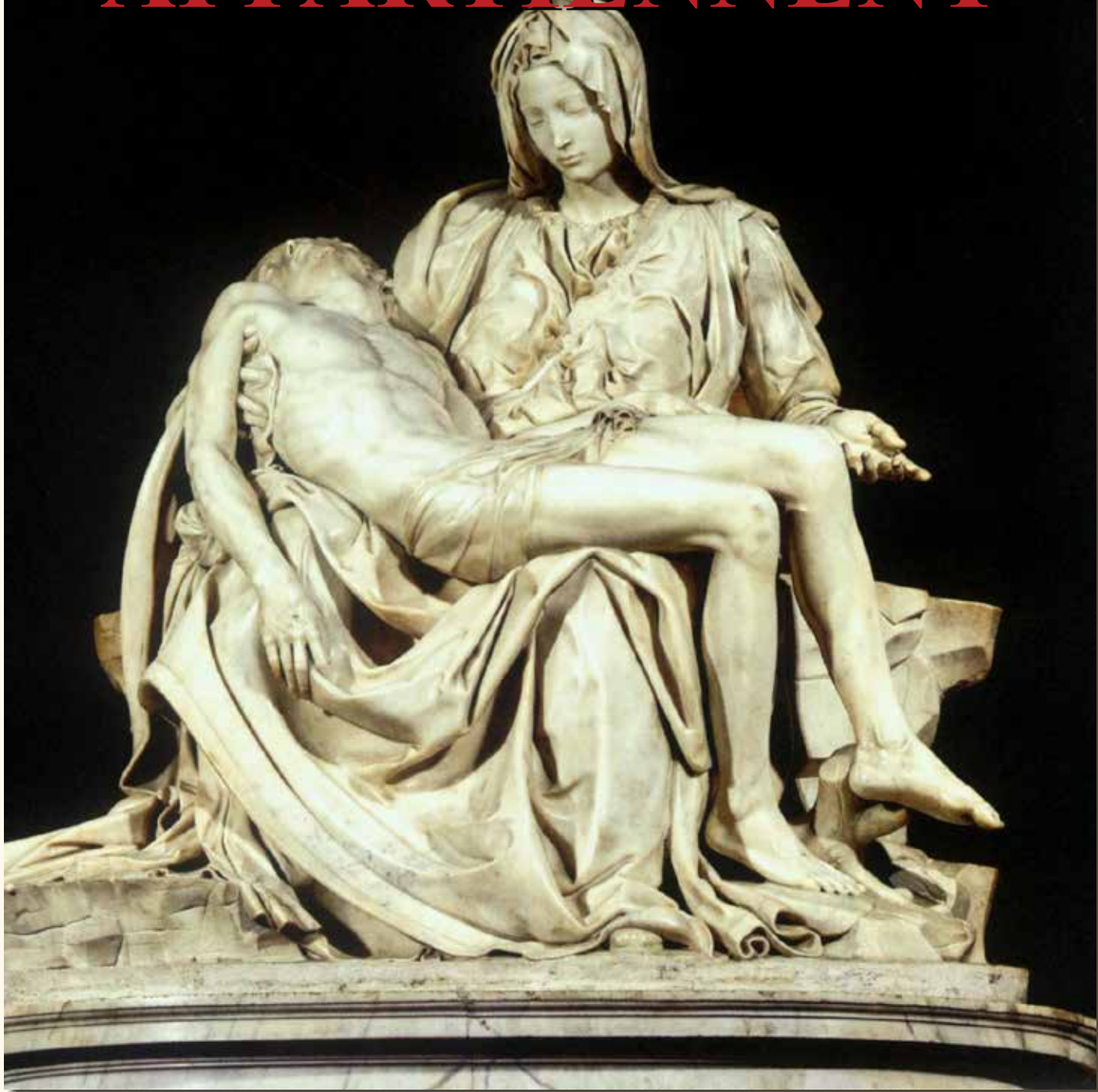
Mon fils sauve la vie du monde!

Et pourtant où trouver plus d'épouvante immonde,  
Plus d'effroi, plus d'angoisse et plus de désespoir  
Que dans ce temps lugubre où le genre humain  
noir

Frisonnant du banquet autant que du martyr,  
Entend pleurer Marie et Trimalcion rire!

*Victor Hugo,  
Les malheureux*

# TOUTES LES LARMES LUI APPARTIENNENT



*Michelangelo Buonarroti, dit Michel-Ange (1475-1564), La Pietà, 1498-1499, Rome, basilique Saint-Pierre*

*Comment peut-on rendre autant de grâce et d'émotion dans du marbre? Marie semble plus jeune que son fils. Michel-Ange expliqua à son biographe, Ascanio Condivi, que «les femmes chastes se conservent plus fraîches». On sent peser le corps mort du Christ, soutenu par la main droite aux doigts écartés de Marie, dont la main gauche est paume ouverte en signe de pardon et de douleur. Tristesse, gravité et dignité rivalisent dans mon esprit quand je contemple ce doux visage de Marie.*



*Les larmes de la Mère des Douleurs remplissent l'Écriture et débordent sur tous les siècles. Toutes les mères, toutes les veuves, toutes les vierges qui pleurent n'ajoutent rien à cette effusion surabondante, qui suffirait pour laver les cœurs de dix mille mondes désespérés. Tous les blessés, tous les dénués et tous les opprimés, toute cette procession douloureuse qui encombre les atroces chemins de la vie, tiennent à l'aise dans les plis traînants du manteau d'azur de Notre-Dame des Sept Douleurs. Toutes les fois que quelqu'un éclate de pleurs, dans le milieu de la foule ou dans la solitude, c'est elle-même qui pleure, parce que toutes les larmes lui appartiennent en sa qualité d'Impératrice de la Béatitude et de l'Amour. Les larmes de Marie sont le Sang même de Jésus-Christ, répandu d'une autre manière, comme sa compassion fut une sorte de crucifiement intérieur pour l'Humanité Sainte de son Fils. Les larmes de Marie et le Sang de Jésus sont la double effusion d'un même cœur et l'on peut dire que la compassion de la Sainte Vierge était la Passion sous sa forme la plus terrible. [ ... ]*

*Saint Bernardin de Sienne dit que la douleur de la Sainte Vierge a été si grande que si elle était divisée et partagée entre toutes les créatures capables de souffrir, celles-ci périraient à l'instant. Or, si l'on tient compte de la prodigieuse illumination de cette âme remplie de l'Esprit Saint pour qui les choses futures avaient sans doute une réalité actuelle et sensible, il faut entendre cette affirmation, non seulement du vendredi saint, mais encore de tous les instants de sa vie, depuis la salutation de l'archange jusqu'à sa mort.*

*Léon Bloy,  
Le Symbolisme de l'apparition*



# Prières

## TOI QUI VEILLES EN LA NUIT...

Toi qui veilles en la nuit, Joyeuse est ta lumière !

Tu es la lampe qui brûle et qui luit

Jusqu'à l'aube attendue depuis des siècles.

Tu précèdes le jour, Tu portes

l'espérance;

Eclaire l'homme en sa quête d'amour

Et ramène son cœur A l'innocence.

À la Pâque de Dieu Prépare notre terre !

Tu nous annonces un baptême de feu :

Qu'il embrase la vie De tous les êtres !

Ta lumière décroît, Une autre se révèle ;

C'est Dieu qui monte et devance tes pas :

Dans l'aurore du Christ,

La joie parfaite !

## CE N'EST PAS MOI QUI DOIS VENIR...

Ce n'est pas moi qui dois venir,  
Je ne suis qu'une voix clamant dans le désert :

Amis, je ne suis pas celui qui doit venir.

Il faut le dire,

Car les cieux passeront, et la terre, et la mer,

Mais le Verbe vivra, il vivra dans la chair.

Celui qui doit venir n'aura pas

mon visage,

Mais il aura ma voix,

Ma voix de feuille et de nuage,

Et son appel réveillera

Les morts entre les morts pour un autre partage.

Celui qui donnera la vie,

Ce n'est pas moi, vous le savez :

Je ne peux pas donner la vie.

Celui-là seul qui a livré

Sa chair à la Parole aura le droit

de vie

Vous le reconnaîtrez.

Il me reste ma joie et, si je vous la donne,

Il ne me reste rien.

Voilà pourquoi je vous la donne.

Ne tenez pas ma main :

Je dois aller par des chemins

Où ne passe jamais personne.

*Auteur : A. Lhéritier / Éditeur :*

*CNPL*

## DEPUIS LES JOURS DE JEAN...

Depuis les jours de Jean...

Refrain : Depuis les jours de Jean, La pénitence nous prépare !

Le Royaume des cieux est au violent qui s'en empare !

Il nous enseigne le désert

et que les fruits de l'abstinence font revivre.

Il va devant, à découvert.

C'est avancer vers la Présence que le suivre !

Il donne à voir Celui qui vient pour apaiser toute justice

d'un grand signe :

« Entre vous tous, là il se tient ! »

Et c'est l'Agneau du sacrifice

qu'il désigne !

Que le vieil homme diminue !

Le Christ en nous, il faut qu'il croisse sans mesure !

À chaque instant de sa venue, c'est notre peine que sa grâce

transfigure !

*Auteur : J.F Frié / Éditeur :*

*CNPL*